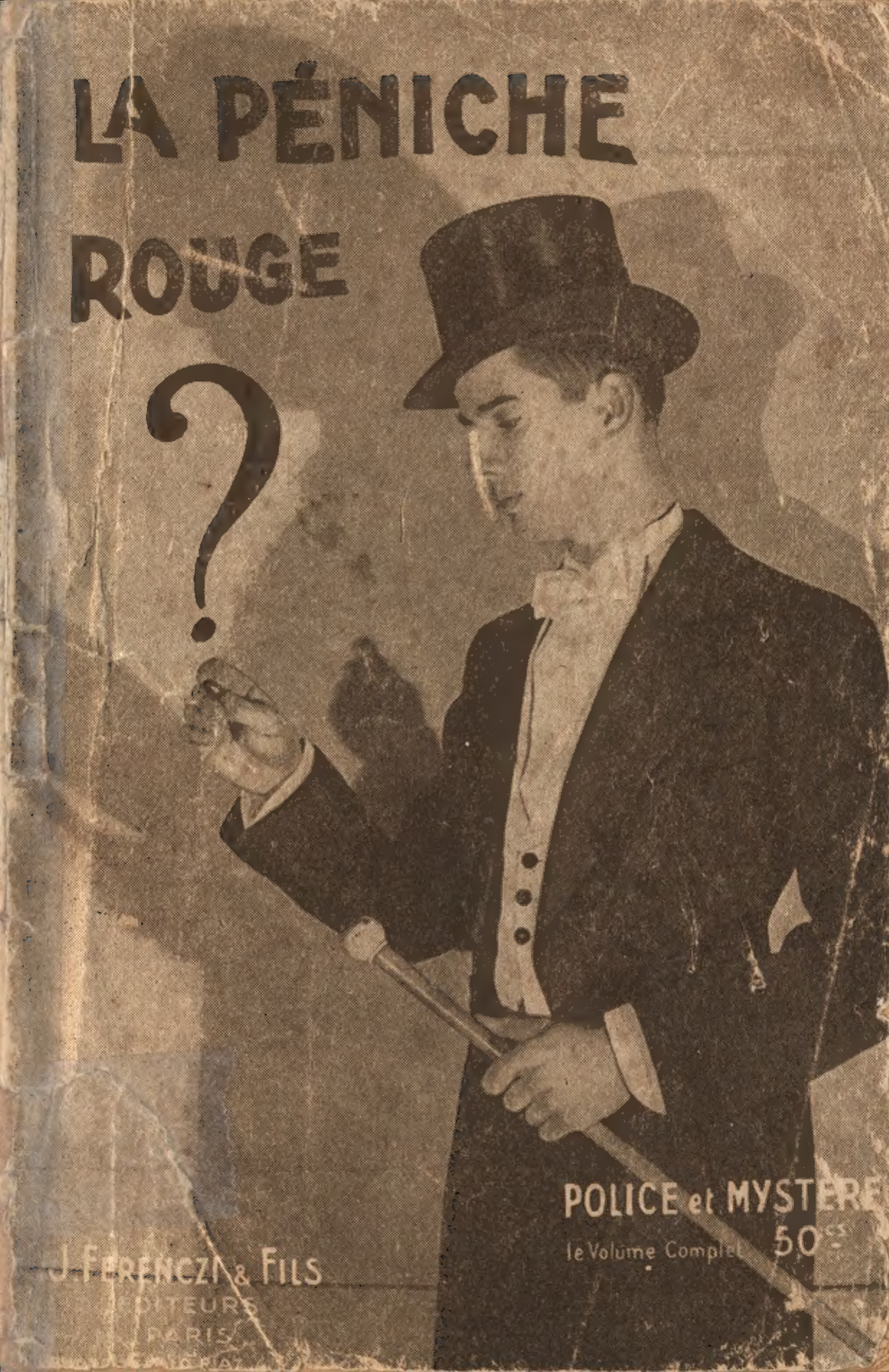
LA PÉNICHE ROUGE ?



POLICE et MYSTÈRE

le Volume Complet 50 cs

J. FERENCZI & FILS

ÉDITEURS

PARIS

La péniche rouge

ROMAN POLICIER

par HENRY DE GOLEN

CU274
2,50 €

CHAPITRE PREMIER

« A LA POLICE JUDICIAIRE »

Ce matin-là, M. Bosc, chef de la Police judiciaire, nait de pénétrer vers neuf heures dans son bu-au du quai des Orfèvres, et de s'asseoir à sa table ›ur dépouiller son volumineux courrier, quand la sonnerie du téléphone retentit impérieusement.

L'agent téléphoniste de service au « standart » ›évenait son chef qu'il le mettait en communication avec Meaux, où le procureur de la République demandait le chef de la Police judiciaire de Paris.

M. Bosc décrocha le récepteur de l'appareil placé sur son bureau et écouta :

— Allo... oui, le chef de la Police judiciaire... Lui-même... Le parquet de Seine-et-Marne?... Bon... Monsieur le procureur de la République?... Oui... Oui... Bon... Oui... Oui... Le crime a été découvert, quand?... Hier?... Oui. Je comprends bien... Allo, ›llo... oui... Je vais vous envoyer un de mes meilleurs agents, le brigadier Poncet... Oui... Allo... Je vous préviens, monsieur le procureur, que c'est un as, mais que, comme tous les as, il aime à ne pas être gêné ni ennuyé... Oui... Il n'a qu'à se présenter à vous-même?... Entendu... Bon... Il verra le juge d'instruction après... C'est parfait... Oui... Oh! il viendra seul, je pense... Non, non; attendez son arrivée à Meaux avant de faire quoi que ce soit... Vous comprenez; c'est un service que vous me de-

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

mandez de vous envoyer un de mes meilleurs agents dont je me prive pendant je ne sais combien de temps! Et ce n'est pas d'usage. Je ne demande pas mieux que de vous être agréable, mais il faut que vos agents, à vous, se mettent aux ordres du brigadier Poncet... Oui... Oui... Entièrement!... Bon... C'est bien entendu?... Oui. C'est un garçon très chatouilleux; il faut le laisser mener son enquête à sa guise... Parfait!... Oui... Il choisira parmi vos agents ceux dont il aura besoin... Oui, oui... Ne touchez à rien... A rien, dans la maison. Isolez l'endroit du crime, et ne faites rien sans Poncet... Entendu... Dans combien de temps?... Il a son auto... (et M. Bosc regarda la pendule)... Il est neuf heures et demie; il sera à onze heures à Meaux, au plus tard... Directement!... Oui, il ira directement au Palais de Justice de Meaux... Oui... Il se rendra directement à votre cabinet... Entendu, monsieur le procureur de la République, nous sommes parfaitement d'accord... Oui... oui... mes respects.

M. Bosc raccrocha le récepteur en sifflotant, pressa le bouton d'une sonnette électrique placée sur son bureau.

Un huissier parut aussitôt.

— Eugène, le brigadier Poncet est arrivé?...

— Oui, chef.

— Faites-le entrer tout de suite.

Deux minutes plus tard, le brigadier Poncet pénétrait dans le cabinet du « patron »; c'est ainsi que tous les agents de la Police judiciaire dénomment leur grand chef.

Le brigadier Poncet était un homme de trente-cinq ans environ, brun, la figure régulière et énergique, le nez aquilin, la bouche petite aux dents très blanches et régulièrement plantées. Il portait la moustache taillée à l'américaine. De taille moyenne, il semblait plutôt petit, à cause de sa carrure râblée d'homme ayant beaucoup pratiqué les sports, et développé ses muscles.

Ancien prévôt de gymnastique à Joinville, Poncet, sans le paraître, était un athlète redoutable, et les nombreux criminels qu'il avait arrêtés de sa main en connaissaient la vigueur et la force.

Il salua son chef et, debout, attendit.

— Poncet, lui dit M. Bosc, vous allez partir immédiatement pour Meaux. Vous vous rendrez directement au cabinet du procureur de la République qui vous attend. Il vous mettra en rapport avec le juge d'instruction chargé de l'enquête du crime pour lequel on a besoin de vous. Il faut que vous soyez à Meaux à onze heures.

— Bon, répondit laconiquement Poncet. Alors, je prends l'auto?

— Oui.. Vous renverrez le chauffeur après votre arrivée à Meaux.

— Et, patron, vous n'avez pas de détails sur ce crime.

— Très vagues. Ce brave procureur de la République était tout prêt à m'en donner. Il m'a fait l'effet d'être très bavard... Mais j'ai coupé court... Je sais seulement qu'il s'agit de l'assassinat d'une sage-femme d'un patelin près de la Ferté-sous-Jouarre. On a découvert le corps hier dans la Marne. Vous verrez.

— Et... carte blanche pour moi?

— Entièrement. J'ai dit au procureur que vous aviez très mauvais caractère.

— Oh! chef, peut-on dire?

— Oui, oui, je me comprends. Et qu'il fallait vous laisser agir et conduire l'enquête comme vous l'entendriez.

— Comme cela, ça va.

— Vous n'avez pas besoin d'emmener un autre agent avec vous?

— Non, non... Je vais d'abord voir. Si j'en ai besoin d'un, je vous téléphonerai... Oh! et puis je trouverai bien un type à peu près intelligent parmi les phénomènes de la Sûreté de Seine-et-Marne. Dites donc, chef, ils « nagent » complètement, hein?

— Ça m'en a tout l'air. Du reste, quand un Parquet de province fait appel au concours d'agents de la Police judiciaire de Paris, c'est généralement qu'ils ne savent pas quelle piste suivre.

— Bon; eh bien, je m'en vais tâcher de débrouiller cela...

— Vous avez besoin d'argent?

— Dame oui, d'autant plus que je ne sais pas pour combien de temps je pars.

M. Bosc signa un papier qu'il tendit à Poncet.

— Tenez, voici un bon pour trois mille francs. Passez à la caisse vous faire régler. Suivant le temps que durera votre villégiature en province, vous verrez si cela vous suffit ou non.

— Merci, chef, à bientôt.

— Et tenez-moi au courant.

— Bien sûr.

— Et le plus grand silence, pas de communications à la presse.

— Ah! ça, vous pouvez être tranquille! Au revoir, chef.

— Au revoir.

CHAPITRE II

UN « AS »

En sortant du cabinet de son chef, Poncet n'eut garde d'oublier d'aller se faire régler à la caisse; puis il passa dans la salle où les agents secrets attendent, chaque jour, les ordres de leur chef. Il y prit sa canne, son imperméable, et serra la main à deux ou trois camarades.

— Tu t'en vas pour longtemps?

— Mission en province. Ça, c'est la barbe!

— Pauvre vieux. Qu'est-ce qu'elle va devenir ta petite femme?

— Y a qu'à moi que ça arrive des trucs comme ça!

— Voilà ce que c'est d'être célèbre!

— Foutez-vous de moi! Comme si la cambrouze ne pouvait se débrouiller sans moi! Enfin, c'est le métier. Au revoir...

— Au revoir, Poncet, bon voyage, amuse-toi bien!

Poncet haussa furieusement les épaules et des-

cendit l'escalier de la Police judiciaire qui conduit au quai des Orfèvres.

Une limousine grise, véritable auto de course, d'une force de soixante chevaux, était rangée le long du trottoir. Poncet se fit reconnaître du chauffeur, lui indiqua où il devait le conduire, puis tira sa montre :

— Dis donc, Jean, il est dix heures moins cinq. Combien te faut-il de temps avec ta bagnole pour arriver à Meaux sans écraser personne?

— A peu près une heure.

— Hum!... C'est juste; il faut que je sois à onze heures à Meaux, et j'aurais voulu faire un petit détour.

— Loin?

— A côté, rue Lagrange, le temps d'aller prévenir ma petite femme que je pars en mission, et l'embrasser.

— Si tu ne restes pas trop longtemps à l'embrasser, ça peut encore aller. On ira plus vite. Ouste, dépêche; quel numéro?

— 12, rue Lagrange.

Et Poncet sauta en voiture.

Deux minutes après, la puissante auto le déposait devant une vieille maison de la rue Lagrange, d'aspect très propre et aisé. Poncet s'engouffra sous la porte, passa en trombe devant la concierge, grimpa quatre à quatre trois étages, et mit sa clef dans la serrure. Il l'ouvrait à peine qu'une voix jeune et claire criait :

— Qui est là?

— C'est moi, dit Poncet.

— Comment, déjà toi, mon chéri. Je ne t'attendais que pour déjeuner. Il n'y a donc rien à la Police judiciaire ce matin? Je n'ai même pas encore été faire mes provisions.

— Eh bien, ma petite Lucienne aimée, tu n'auras pas besoin d'en faire pour moi, ni aujourd'hui, ni demain.

— Comment?

— Oui, une sale corvée. Je suis venu te prévenir en courant. Faut qu'à onze heures je sois à Meaux. Le chef m'envoie en mission pour enquêter sur l'as-

sassinat d'une bonne femme. Je ne sais pas combien de temps ça va durer, ni où ça va m'emmener. Alors voilà, un bécot, et je file.

— Oh, mon chéri aimé, quelle guigne. Moi qui étais si contente de penser qu'il n'y avait pas d'affaires à la Police judiciaire en ce moment, et que tu étais tranquille.

— Oui, mais voilà, cela tombe toujours quand on ne s'y attend pas. Sale province! Ils pourraient faire leurs enquêtes eux-mêmes!

— Tu ne sais pas combien de temps tu vas être absent?

— Comment veux-tu que je sache. Je ne connais même pas l'affaire.

— Les assassins ne sont pas arrêtés?

— Sûr que non; sans cela, on ne m'enverrait pas.

— Fais bien attention surtout; sois bien prudent. Tu ne l'es pas assez.

— T'en fais pas! On les aura!

— Oh! mon chéri, mon chéri!

— Je t'écrirai ce soir.

— Ça ne suffit pas. Vilain, qui laisse sa petite femme toute seule.

— Ordre du chef. Rien à discuter. Et puis, ça va peut-être m'intéresser cette histoire-là! Il paraît qu'ils « nagent » en Seine-et-Marne. Ça me fera plaisir de leur donner une leçon. Allez, vite, voilà ma valise prête avec du linge de rechange. Un bécot?

— Oh! mon chéri, mon chéri!

Et la jeune femme, une jolie blonde avec des cheveux splendides, une figure régulière et poupine remplie de fossettes, une bouche qui appelait le baiser, se pendit au cou de Poncet qu'elle enlaça de ses beaux bras mi-nus dans les manches du peignoir, et qu'elle embrassa longuement.

— Au revoir, ma Lucienne, au revoir.

— Au revoir, mon petit mari adoré, fais attention, prends bien garde à toi.

— Oui, oui, n'aie pas peur.

Une dernière étreinte, un dernier et long baiser, et Poncet, s'arrachant des bras de sa femme, dé-

gringola ses étages à toute vitesse, et se jeta dans l'automobile qui, sous pression, débraya aussitôt.

Dans l'auto qui, passée la barrière, filait en quatrième vitesse sur la route de Meaux, Poncet, accoudé dans un coin, songeait à sa chère Lucienne. Ce garçon précis, énergique, dur à lui-même et aux autres, insensible à toute émotion comme à toute pitié, n'avait qu'une tendresse dans sa vie : sa femme. Elle était tout pour lui. Amante et mère en même temps. Il avait perdu ses parents l'un après l'autre, la même année, alors qu'il n'avait pas vingt ans. Il avait dû s'élever lui-même, se faire lui-même. Il n'avait même pas connu d'affection fraternelle, n'ayant ni sœurs, ni frères.

Ce fut le hasard de sa vie de policier qui, cinq ans auparavant, lui fit connaître Lucienne Biancourt. Celle-ci, fille de gros commerçants parisiens, habituée à l'aisance, s'était vue subitement plongée dans la détresse. Son père, joueur, s'était suicidé à la suite de spéculations désastreuses en Bourse qui, non seulement l'avaient ruiné, mais avaient acculé sa maison à la faillite. Poncet qui avait enquêté sur ce suicide, attribué un moment à un crime possible, n'avait pu se défendre d'admiration devant le courage et la dignité de la jeune fille. Tout de suite, ils sympathisèrent. Il lui trouva une place, continua à la voir et à correspondre avec elle. Lui, commençait à se signaler à l'attention de ses chefs et du grand public. Des enquêtes et des arrestations sensationnelles d'assassins qui semblaient introuvables, le mirent en vedette.

En procédant un jour à une arrestation difficile, il fut blessé d'une balle à la poitrine. Il en eut pour deux mois d'hôpital et de convalescence. Lucienne vint le voir amicalement, le distraire, le réconforter. Le vide qu'elle laissait après son départ, l'angoisse qu'il ressentait de ne pas la voir, firent comprendre à Poncet qu'il aimait la jeune fille. Quand il fut rétabli, il lui avoua simplement son amour, et lui demanda de devenir sa femme, à moins qu'elle ne voulût pas épouser un policier.

Elle lui objecta simplement son manque de fortune. Il répliqua qu'il gagnerait pour deux. Alors,

elle lui dit l'estime qu'elle avait pour lui et, tout bas, lui avoua qu'elle aussi, elle l'aimait.

Ils se marièrent; et c'était le ménage le plus uni, le plus tendre, le plus amoureux, dont le seul chagrin était de ne pas avoir d'enfant. Sa chère Lucienne! Comme elle allait lui manquer pendant ces journées d'absence! Comme il l'aimait! Comme elle était toute sa vie!

Et Poncet, machinalement, allumait l'une après l'autre, cigarettes sur cigarettes. C'était un fumeur insatiable et incorrigible. Il avait, sans cesse, une éternelle cigarette aux lèvres. Du reste, il prétendait qu'il ne pouvait avoir des idées nettes qu'en fumant. Et il allait lui falloir les idées nettes pour débrouiller l'affaire qui l'appelait à Meaux. Précisément l'auto approchait de la ville; déjà apparaissaient au loin les toits d'ardoise que domine la cathédrale. La Marne déroulait capricieusement son ruban d'émeraude à travers la campagne.

D'un décisif effort sur lui-même, Poncet chassa les pensées qui l'attachaient au souvenir délicat de Lucienne.

Bah! elle n'était pas perdue!... qui sait même, si son séjour se prolongeait à Meaux, s'il ne pourrait lui dire de venir le rejoindre. En tout cas, finie l'émotion. A l'œuvre! Il y avait une enquête compliquée à réussir. A Poncet de montrer à la province, ce que c'est que Poncet. Et domptant ses nerfs, chassant ses pensées moroses, l'énergique garçon n'eut plus qu'une idée : son devoir, la tâche à remplir.

Par un dédale de petites rues, l'auto virait sur la place de Meaux, et la masse grise et sévère du Palais de Justice apparut. La limousine stoppa devant les marches. Poncet regarda l'heure. Onze heures moins cinq. Ça allait. Il empoigna sa légère valise, et serra la main du chauffeur.

— Tu peux rentrer à Paris, vieux, je n'ai plus besoin de toi.

— T'as vu qu'on est arrivé à l'heure.

— Oui. Tu as conduit merveilleusement. Merci pour le petit détour que je t'ai fait faire.

— Tu rigoles! c'est tout naturel... Alors, au revoir, vieux, bonne chance.

— Au revoir, Jean, et à bientôt.

Poncet gravit les marches du Palais de Justice, pénétra dans le vestibule où il demanda à un garde le cabinet du procureur de la République.

Deux minutes plus tard, il pénétrait dans un long corridor sur lequel donnaient des portes matelassées couleur vert sombre, au-dessus desquelles se lisaient diverses inscriptions : « Cabinet de M. le procureur de la République. » « Cabinet de MM. les juges d'instruction. »

Poncet demanda à l'huissier de service de parler au procureur de la République.

— C'est que je ne sais s'il pourra vous recevoir, répondit l'huissier, je n'ose le déranger. Il est en grande conférence.

— Ça ne fait rien, trancha Poncet. Il m'attend. Annoncez-lui le brigadier Poncet, de la Police judiciaire.

L'huissier se précipita, et introduisit aussitôt Poncet. Celui-ci entra tranquillement, déposa sa valise sur un fauteuil, et dévisagea M. le procureur de la République avec sévérité.

Le chef du Parquet de Meaux était un petit homme d'une cinquantaine d'années, chauve, grisonnant, rondelet, replet, à la figure ronde, fleurie, inexpressive. D'un coup d'œil, Poncet avait jugé son homme.

— Ah! brigadier! s'exclama M. le procureur, que je suis heureux de vous voir! Nul doute qu'avec votre précieux concours, nous ne percions immédiatement le mystère qui environne le crime étrange et monstrueux qui terrifie nos laborieuses populations de Seine-et-Marne!...

Poncet resta impassible et muet.

— Oui, reprit le procureur, qui s'essayait aux phrases sonores, oui, crime effroyable, perpétré avec un cynisme extraordinaire, et qui ne peut rester impuni. Vous allez nous aider dans cette tâche, et...

Poncet, que les phrases du magistrat agaçaient, répliqua :

— Je ne demande pas mieux; mais je vous ferai remarquer que je ne suis au courant de rien. Mon

chef m'a commandé de venir me mettre à votre disposition, et d'être à Meaux à onze heures. M'y voilà. Maintenant, racontez-moi l'affaire, en procédant, si possible, par ordre.

Le procureur de la République resta un moment interloqué de la désinvolture de l'agent, puis, se ressaisissant, il dit :

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais faire appeler M. le juge d'instruction Bodin, chargé d'instruire cette affaire. Il vous communiquera les premiers résultats de l'enquête, et nous en causerons tous trois.

Poncet eut un geste d'acquiescement.

Le procureur sonna et demanda à l'huissier de faire venir de suite le juge d'instruction.

— J'évite au moins deux récits consécutifs, pensait Poncet. C'est toujours cela de gagné. Ah! voilà l'autre phénomène!

M. le juge d'instruction Bodin formait le plus complet contraste avec le procureur de la République. Grand, maigre, sec, la figure en lame de couteau, entêté et borné au reste, il parlait le moins possible, non par tempérament, mais par crainte de se tromper. Avec un visage naturellement dur et énergique, il était, sous ce masque, l'homme le plus timide, le plus hésitant, le plus gauche, le plus routinier. Son front plissé, ses paupières fatiguées, ses lèvres boudeuses, donnaient à sa physionomie une expression compassée dans sa morgue doctrinaire.

Il répondit à peine au salut du policier et s'assit auprès du procureur avec un air de dignité, qui amena un sourire gouailleur sur les lèvres de Poncet.

— Eh bien! pensa celui-ci, me voilà joli garçon avec ces deux caricatures. Si je ne leur impose pas de suite ma volonté, je suis flambé.

— Je vous présente, mon cher Bodin, phrasa le procureur de la République, le brigadier Poncet.

Les gros yeux du juge d'instruction fixèrent seulement alors le policier, et semblèrent s'effarer de le voir assis, ce que Poncet ne sembla remarquer en aucune façon.

— Brigadier, reprit le procureur, nous avons fait

appel à votre perspicacité si appréciée, parce que, comme je vous l'exprimais tout à l'heure, le crime commis est mystérieux et cause parmi la population des environs une émotion indescriptible. Je ne vous cacherai pas que nous comptons sur vous pour la calmer, en découvrant et en arrêtant incessamment l'assassin ou les assassins. Ceci dit, M. le juge d'instruction va nous exposer les faits, et les résultats de la première et superficielle enquête à laquelle il a procédé jusqu'à présent.

— Pardon, monsieur le procureur, j'ai une très mauvaise habitude : c'est celle, quand je me mêle d'une affaire, de ne m'occuper en rien des rapports de police, de ce qui a été constaté ou non par d'autres que moi, avant que je ne prenne l'affaire en mains. J'ai ma façon personnelle de conduire une enquête, j'ai mes idées personnelles.

« Mon chef a dû vous dire et vous demander de me laisser toute latitude et initiative.

— Mais, certainement, certainement, opina le procureur; cependant il me semble que vous devez connaître...

— Je préfère poser simplement à monsieur le juge d'instruction quelques questions précises et indispensables pour moi.

Le procureur ne répondit pas. M. le juge Bodin prit un air scandalisé, et darda à l'agent un regard noir. Celui-ci, sans se troubler, continua audacieusement :

— Votre enquête est certainement très bien faite, monsieur le juge d'instruction; mais, comme moi, je désire faire la mienne, sans subir l'influence de la vôtre, et absolument comme si je l'ignorais, permettez-moi de vous demander simplement de me répondre. Ceci fait, je procéderai de mon côté à une enquête, je reviendrai vous voir. Nous comparerons les constatations réciproques que nous aurons faites, nous verrons sans doute qu'elles sont d'accord, nous ferons ensemble le nécessaire, mais, aujourd'hui, je vous demande très respectueusement, de me laisser tout recommencer comme si vous n'aviez rien fait, de me faire moi-même une opinion, de chercher moi-même la piste possible.

— C'est contraire à tous les usages, susurra M. Bodin, vexé.

— Possible, riposta vivement Poncet, mais c'est ma manière, et je ne vaux plus rien si je ne procède pas ainsi.

Le procureur de la République sentit, au ton des répliques, que la discussion prenait un tour dangereux. Il intervint avec bonhomie.

— Oui, oui, mon cher Bodin, ne vous formalisez pas. En somme, simple question de détail... Ah! ah! brigadier, M. Bosc, votre chef, avait bien raison de me dire que vous étiez un maniaque!

— C'est vrai; c'est mon défaut.

— Enfin, enfin, comme je lui ai promis pour vous carte blanche, je dois faire ce que vous désirez. Vous comprenez, Bodin; le brigadier Poncet ne nous donne son concours qu'à la condition qu'on le laisse agir à sa guise... Que voulez-vous! Je sais bien que cela peut paraître étrange, mais j'ai promis, j'ai promis.

— Ouf! respira Poncet.

— C'est entendu, monsieur le procureur de la République, susurra d'un ton pincé le juge d'instruction, et je m'incline. Ces messieurs de la Police judiciaire de Paris ont une haute idée de leur valeur, et quand, par hasard, nous autres, pauvres magistrats de province, avons besoin de faire appel à leur précieux concours, ils savent nous le faire payer le plus haut prix. Mais, vous avez promis; c'est entendu.

« Interrogez, monsieur Poncet, interrogez; je suis là pour vous répondre.

— Je vous remercie, monsieur le juge d'instruction; et, puisque vous me le permettez, j'interroge.

« Il s'agit d'un crime commis où?

— A Luzancy, village d'un millier d'habitants.

— Loin de Meaux?

— Vingt-cinq kilomètres environ.

— Près de La Ferté-sous-Jouarre?

— A quatre ou cinq kilomètres de La Ferté.

— Bon. J'ai su que c'était une sage-femme qui a été assassinée. Une femme de quel âge?

— Cinquante ans.

— Mariée?
— Veuve.
— Pas d'amants?
— On ne lui en connaissait pas.
— Le crime a été découvert quand?
— Hier dans l'après-midi.
— Par qui?...
— Le gardien de l'écluse de Luzancy a aperçu vers quinze heures le corps de la sage-femme qui flottait auprès de l'écluse. Il l'a repêché, l'a reconnu, a fait constater la mort par le médecin du village et le maire qui nous ont informés.
— L'autopsie a été faite?
— J'allais vous le dire. Le corps a été, cette nuit, transporté à Meaux, où le docteur Tounet, médecin légiste, a procédé ce matin à l'autopsie. Voici les premières constatations de son rapport. Voulez-vous voir?
— Volontiers, merci. Oui, je vois que : « la victime a succombé à une double fracture du crâne, à la suite de coups donnés avec un instrument contondant, plus fort qu'un marteau, et vraisemblablement, un maillet de forte dimension. Un ou deux coups de cette arme ont suffi pour provoquer l'écrasement du crâne et de la face, et déterminer la mort. »
« Par conséquent, monsieur le juge d'instruction, il n'y a aucun doute, n'est-ce pas, que le corps a été jeté dans la Marne après le crime?
— C'est évident.
— Quel jour, et à quelle heure le crime aurait-il été commis?
— Le 18 juin, vers minuit.
— Parfait; nous sommes le 22 juin; le corps a été trouvé hier; il a donc séjourné trois jours dans l'eau...
« Et les voisins de cette femme ne se sont pas inquiétés d'elle pendant trois jours.
— Vous verrez son voisin le plus proche, le pharmacien du village. Il vous dira que la sage-femme avait coutume de s'absenter brusquement, sans prévenir personne, pendant deux jours, trois jours, huit jours suivant le cas, pour aller faire un accouchement ou donner des soins à une femme enceinte,

dans les villages alentour. Le pharmacien voyant ses volets clos s'est d'autant moins inquiété que, le 18 juin, vers neuf heures du soir, dernier moment où il l'a vue, la sage-femme lui a déclaré qu'elle se couchait de bonne heure parce qu'elle partait à la première heure le lendemain matin pour un accouchement à Nanteuil.

— Et personne n'a rien vu, ni rien entendu?

— Personne.

— L'assassinat n'a pas été commis dans la maison?

— Sur la berge.

— Donc les assassins devaient connaître déjà cette femme. Donc, sous le prétexte sans doute de l'emmener donner des soins à une femme malade, ils sont venus la chercher dans la nuit. Elle les a suivis, sans défiance. Mais, pourquoi près de la Marne? Il y a des maisons par là?

— Non; j'ai pensé comme vous tout de suite, et c'est ce qui est étrange.

— Il y a loin de la maison de la sage-femme à la Marne?

— Il y a bien cinq cents mètres.

— Tiens, tiens! Et vous êtes sûrs que le crime a été commis sur la berge.

— Aucun doute. Mes agents ont retrouvé la place piétinée et des traces de sang par terre.

— L'arme du crime n'a pas été retrouvée? Elle a dû être jetée dans la rivière.

— C'est ce que j'ai pensé; j'ai donné ordre qu'on procède à des drainages. Ça ne pourra commencer que demain.

— Mais il n'y a aucun temps de perdu, monsieur le juge d'instruction, et tout cela est parfait. Comment la victime était-elle vêtue? Avait-elle un chapeau?

— Vous voyez ce que dit le rapport. Vêtue d'un jupon gris, pantalon, chemise, sans corset, robe et corsage noir, châle noir, vraisemblablement sans chapeau ni manteau.

— Oui, oui, réfléchit Poncet. Alors, c'est très clair. La sage-femme connaissait le ou les assassins. Croyez-vous à un ou plusieurs assassins?

— A deux au moins. De l'endroit de la rive où a

été commis le crime, à la rivière même, il y a bien une vingtaine de mètres; avec un seul assassin, le corps eût été traîné. Or, on ne retrouve pas de traces dans les herbes. Donc il a été porté, puis jeté.

— C'est parfaitement juste. Donc, récapitulons : elle connaissait les assassins, elle leur a ouvert sa porte, et personne ne les a entendus frapper ou sonner?

— Personne.

— Aucun chien n'a aboyé?

— Aucun aux alentours, et elle n'avait pas de chien.

— Bon... elle leur a donc ouvert sa porte, elle a dû les faire entrer chez elle.

— Peut-être.

— Ils sont venus lui demander ses soins. Elle les a suivis sans défiance, et sans s'habiller pour une longue course, puisqu'elle a jeté seulement un châle sur ses épaules. Vous voyez bien comme moi, monsieur le juge d'instruction.

— Absolument.

— Mais pourquoi du côté de la rivière, à l'opposé du village?

— Ah! voilà.

— Car enfin, de sa porte à la Marne, ils ne l'ont pas entraînée de force pendant cinq cents mètres. Elle se serait débattue, elle aurait crié, on aurait entendu du bruit. Donc, elle a tranquillement été du côté de la Marne, où il n'y a aucune maison, pas même celle de l'éclusier.

— Pas même celle de l'éclusier.

— Il n'y a pas de bateaux, il n'y a pas de péniches, il n'y a rien?

— Cela, je n'ai pas encore eu le temps de le savoir, monsieur Poncet. J'ai deux agents là-bas qui enquêtent sur place. Quoique de Seine-et-Marne, je les crois intelligents. Vous vous mettrez en rapport avec eux, et je vais vous donner un mot leur ordonnant de se mettre à vos ordres. Ils vous donneront plus de détails que je n'en sais encore.

— Je vous remercie, monsieur le juge d'instruction. Vous avez fait des constatations à l'intérieur de la maison?

— Sommairement. Je préférais vous attendre. J'ai vu simplement que rien ne paraissait dérangé. J'ai fait mettre les scellés sur la porte. Voulez-vous que nous y allions cet après-midi?

— Ma foi non; si cela ne vous dérange pas, monsieur le juge, nous irons demain matin. Il est midi, maintenant. Je vais déjeuner. De là, je me rendrai à la morgue de Meaux voir le cadavre.

— Voici un mot pour le greffier.

— Vous avez une auto à mettre à ma disposition?

Le procureur de la République sonna l'huissier qui parut aussitôt.

— Téléphonez au chauffeur de la Police judiciaire de venir immédiatement se mettre aux ordres du brigadier Poncet.

— Bien, monsieur le procureur.

— Après la morgue, continua Poncet, je vais partir pour la Ferté-sous-Jouarre. Il y a bien des hôtels?

— Oui.

— J'y déposerai mon bagage; il n'est pas lourd. Je préfère coucher à la Ferté-sous-Jouarre. Je ne tiens pas trop à attirer spécialement la curiosité sur moi. Je suis un agent, comme les deux autres qui sont là-bas, et que je viens aider. Il est inutile qu'on sache que je suis le brigadier Poncet, de Paris. Je vous demande instamment, messieurs, de garder le silence sur mon identité. Hormis vous deux et les deux agents que je vais retrouver là-bas, nul ne doit savoir que je suis ici. Ça peut me gêner pour l'enquête. Et surtout, pas de communications aux journalistes!

— C'est entendu.

— Alors, je serai à Luzancy vers quinze heures, et je referai, sur place, toute l'enquête que vous avez si bien commencée... Nous sommes d'accord?

— Parfaitement.

— Rendez-vous à Luzancy, demain matin, à dix heures. Nous nous rendrons à la maison de la victime. D'ici là, j'espère avoir mis à profit ma soirée et ma nuit, et vous dire du nouveau.

— Vous voyez, monsieur Poncet, que cette affaire n'est pas si simple et n'est pas indigne de vous?

— Je n'ai pas cette fatuité, monsieur le procureur

de la République. Oui, c'est intéressant. On va tâcher de débrouiller cela...

A ce moment, l'huissier vint annoncer que l'auto attendait.

Poncet se leva, empoigna sa valise, salua les magistrats.

— A demain dix heures, monsieur Poncet.

— A demain, messieurs, mes respects.

Et Poncet sortit vivement. Il s'arrêta une seconde dans le vestibule, le temps d'allumer une cigarette dont il était privé depuis une heure, descendit les marches, se fit reconnaître du chauffeur et conduire dans un restaurant pour déjeuner.

Tout en mangeant, sa tête travaillait.

Il songeait :

— Au fond, ce n'est pas un mauvais bougre ce juge d'instruction, quoique nous nous soyons engueulés. Il n'a pas fait grand'chose jusqu'à présent, mais il n'y a pas de gaffes. J'aime autant cela. Oui, oui, c'est bizarre, mais cela m'intéresse... En tout cas, aucun doute possible... Tout le nœud de l'affaire est dans la direction du chemin qu'a suivi volontairement la sage-femme. Elle allait de son plein gré vers la rivière... Il y avait une raison! Il faut que je la trouve. Toute l'affaire est là!...

CHAPITRE III

A LUZANCY

L'examen du cadavre n'apprit rien de particulier au brigadier Poncet. Il était manifeste que frappée violemment, et vraisemblablement par derrière, par une matraque ou un maillet, deux coups de cette arme avaient suffi pour provoquer la mort immédiate.

Sur le cadavre, au cou, sur le corps, nulles traces de violence, nulles ecchymoses. L'opinion du juge d'instruction semblait fondée. La victime avait été

tuée sur le coup, et le corps précipité tranquillement ensuite dans la Marne.

Poncet partit immédiatement en auto pour Luzancy. A quelque distance du village, il fit arrêter l'auto et, à pied, les mains dans les poches, son éternelle cigarette aux lèvres, il se dirigea, en suivant les berges de la Marne, en flâneur, vers le bourg. Il était quinze heures environ. Le soleil dardait ses rayons d'or sur l'eau glauque où des nénuphars s'étalaient. Poncet feignait de s'intéresser particulièrement au mouvement rythmique de la rivière à peine bruissante. De temps en temps, il se baissait pour cueillir une fleur qu'il effeuillait machinalement. Brusquement, à un contour de la berge toute proche des premières maisons du village, il s'immobilisa et, après un coup d'œil alentour, il se laissa choir nonchalamment dans l'herbe haute.

— Voilà mes hommes, pensa Poncet.

« Voilà la place de l'assassinat.

« Imbéciles! Ils sont en train de prendre des mesures! Et tous les badauds du village les regardent avec admiration et stupéfaction!...

« Inutile de me montrer maintenant. Situons le point. C'est donc là qu'a été assassinée la bonne femme... Bon!... Voilà la berge; voici le village... Les premières maisons sont bien, en effet, à cinq cents mètres environ de la berge. Direction?... A peu près, ligne droite... Et maintenant, allons jusqu'au village.

« Voyons, orientons-nous; cet excellent M. Bodin m'a dit que le voisin le plus proche de la sage-femme était le pharmacien.

« Il s'agit de trouver le pharmacien, et de le faire parler! Il ne doit pas y en avoir trente-six dans ce patelin! Ah! voilà... Et Poncet, délibérément, entra dans la boutique d'un pharmacien auquel il demanda poliment une boîte de réglisse.

Le pharmacien, un brave homme d'une cinquantaine d'années, tout chauve, s'empressa de le servir.

— Monsieur, lui dit tranquillement Poncet en le payant, permettez-moi de me présenter : je suis le brigadier Poncet, de la Police judiciaire.

Stupéfait, le pharmacien le regardait.

— Monsieur, je suis ici en mission spéciale pour l'assassinat de votre voisine. Nul ne peut mieux me renseigner que vous. Voulez-vous me donner des détails?

— Volontiers, monsieur l'inspecteur.

— Bon. Il y a combien de temps que vous étiez le voisin de Mme Odent, la sage-femme?

— Vingt ans.

— Elle était mariée?

— Veuve. Son mari est mort il y a dix ans.

— Pas d'enfants?

— Non.

— Pas d'amants?

— Oh! une si honnête femme!

— Alors, comment expliquez-vous qu'elle ait quitté son domicile pour suivre tranquillement ses assassins sur la berge?

— C'est un mystère.

— Pour moi, c'est clair. Elle les connaissait. Alors?... Que voulez-vous que je pense? Cela peut être n'importe qui dans le village. Vous, par exemple.

— Monsieur!...

— Je plaisante. Mais il faut m'aider, monsieur. Vous affirmez que Mme Odent n'avait pas d'amants, ici ou aux alentours?

— Je le crois sincèrement, monsieur. Ma voisine ne recevait personne, ou ne recevait que pour sa profession, et, naturellement, surtout des femmes. Vraiment, depuis la mort de son mari, on ne peut rien dire sur elle.

— Et avant?

— Avant!... Dans les campagnes on dit toujours beaucoup de choses...

— Alors?

— Alors, on m'a bien dit qu'avant de s'installer à Luzancy avec son mari, qui ne faisait rien du reste, Mme Odent avait eu une vie irrégulière.

— Ah! Ah!... Et quelle idée avez-vous sur le crime?

— J'ai l'idée de tout le monde ici.

— Laquelle?

— Que ce doit être les mariniers de la péniche.
— Quelle péniche?...
— Vous ne savez pas?
— Non. Je vous écoute.
— Depuis un mois environ, une péniche de charbon était amarrée, ici, tenez, presque à l'endroit où le bachot que vous voyez sur la rivière est en train de drainer. Ce charbon était pour la Compagnie des Chemins de fer de l'Est, et pendant un mois des débardeurs en ont opéré chaque jour le déchargement et le transport dans le grand hangar qui est là, tout près de la rive, contre le remblai du chemin de fer.
— Ces débardeurs sont tous des gens du pays? interrogea Poncet.
— Tous, monsieur l'inspecteur. Ils habitent généralement le côté opposé de la rivière, près des carrières. Ils sont une vingtaine environ, tous connus à Luzancy, qui s'emploient aux travaux des carrières, au déchargement des péniches, au transport du charbon, aux travaux de terrassement. Tenez, depuis que la péniche a été vidée de son charbon, ils sont en train de travailler à des terrassements dans le remblai du chemin de fer.
— Et la péniche a été complètement vidée à quelle date?
— Il y a huit jours environ. Du reste, si vous interrogez les débardeurs, ils vous le diront d'une façon précise.
— Et, dit Poncet, qu'est-ce qui vous fait croire au crime commis par les mariniers plutôt que par les débardeurs?
— D'abord, monsieur l'inspecteur, parce que la péniche vide est restée trois ou quatre jours ici sans motifs, et qu'elle a précisément levé l'ancre et disparu la nuit du crime.
— Hum! fit Poncet, en effet... Mais, coïncidence peut-être.
— Ensuite, reprit le pharmacien qui, en voyant qu'il intéressait son interlocuteur reprenait son aplomb et devenait prolixe; ensuite, parce que ces mariniers avaient des têtes qui ne nous revenaient pas, et que la femme de l'un d'eux était enceinte.

— Enceinte?... tressaillit Poncet.

— Parfaitement, monsieur, et enceinte au moins de huit mois. Du reste, elle est venue ici, à plusieurs reprises, faire faire des ordonnances, en sortant de chez Mme Odent. Je la connaissais bien.

— C'était une cliente de la sage-femme?

— Elle est bien venue trois ou quatre fois la consulter, quand elle avait des malaises, des étourdissements.

— Et les deux mariniers? Comment étaient-ils? Grands, petits, blonds, bruns?... Il y en avait un qui était le mari de la femme enceinte?

— Oui, monsieur, le plus grand. Un grand gaillard d'un mètre soixante-quinze au moins, assez fort, blond roux, l'air sournois. L'autre, était le frère de la femme, paraît-il; un petit, celui-là, brun, râblé, pas plus parleur ni liant que son beau-frère.

— Des hommes de quel âge?

— Une trentaine d'années environ.

— Et la sage-femme les connaissait?

— Bien sûr. Le plus grand est venu la voir une fois avec sa femme, et, depuis un mois qu'ils étaient là, tout le village les connaissait.

Poncet demeura pensif un long moment.

— En effet... Permettez-moi de regarder sur le pas de votre porte la maison de votre voisine... Oui, je vois, vous êtes séparés par une ruelle encore assez large... Dites donc, monsieur, personne ne nous observe en ce moment; ils sont tous occupés à regarder les drainages... Faites-moi donc le plaisir d'aller sonner à la porte de la sage-femme. Il y a bien une sonnette?...

— Oui.

— Eh bien! allez vite sonner assez longuement, et revenez.

Et, tout en poussant le pharmacien dehors, Poncet referma la porte de la pharmacie, resta immobile et écouta. Il entendit un son quasi imperceptible.

Le pharmacien revenait.

— J'ai sonné longtemps. Vous avez entendu?

— A peine; j'ai cru entendre. C'est une sonnerie électrique, n'est-ce pas?

— Oui, et qui marche bien, et qui sonne fort. Vous pourrez vous en rendre compte.

— Je vous crois. Et vous n'avez pas de chien, monsieur?

— Non.

— Et la sage-femme n'avait pas de chien?

— Non plus.

— Evidemment, évidemment, pensa tout haut Poncet. Tout cela paraît possible.

« Des gens étrangers au pays, et connus de la sage-femme. Ils viennent sonner chez elle la nuit, lui demandant de venir jusqu'à la péniche pour donner des soins à la marinière. Elle les suit sans défiance. Sur la berge, ils l'assomment, jettent son corps à l'eau, disparaissent pendant la nuit. Ils ont pu revenir, leur crime commis, pour voler tranquillement. Vous dormiez. Et cette sonnerie est imperceptible! C'est du travail bien fait! C'est évident, tout semble accuser les mariniers! C'est clair, presque trop clair!

Abasourdi, le pharmacien le regardait.

— Voulez-vous, cher monsieur, m'accompagner sur la berge? Je serai moins remarqué en votre compagnie.

— Mais, comment donc, très honoré.

Les deux hommes partirent ensemble vers la Marne. L'œil aigu de Poncet considéra la foule des badauds, ses collègues de Meaux qui exhibaient leur importance, se dépensaient allègrement. Il s'approcha. Précisément un batelier leur tendait un objet repêché parmi les herbages. C'était un maillet de bois de forte dimension dont les mariniers se servent généralement pour planter en terre les pieux nécessaires aux amarrages. Après s'être fait reconnaître de ses collègues, Poncet s'en saisit, le palpa en tous sens. Lavé par l'eau, le maillet ne laissait paraître aucune trace de sang.

Ce n'en était pas moins une nouvelle présomption contre les mariniers. Poncet eut avec ses collègues un bref conciliabule. Le soir tombait. Ils remontèrent le talus, se dérobèrent à la curiosité des habitants du bourg, partirent en auto pour La Ferté. Là, ils téléphonèrent à Meaux.

Ils rendirent compte de leur enquête. Le juge

d'instruction leur confirma qu'il lançait immédiatement un mandat d'amener contre les mariniers, avec ordre d'arrêter leur péniche *L'Etoile* sur la Marne ou la Seine.

— Ah bien! pensait Poncet, en se couchant dans une petite chambre d'auberge, qu'on les arrête et qu'ils avouent tout de suite! Ça m'irait bigrement. Je ne serais pas long à retrouver ma petite Lucienne. C'est curieux. J'ai un doute. Je ne suis jamais content aussi! Ce matin, je me disais : Pourquoi la sage-femme a-t-elle été de son plein gré vers la rivière?

« La raison, je l'ai. C'est sa cliente, la femme enceinte.

« Et voilà que je cherche midi à quatorze heures!

« Ah! zut! dormons!

CHAPITRE IV

LES DÉDUCTIONS DE PONCET

A la première heure, Poncet était debout. Il gagna Luzancy en auto. En chemin, Poncet narra à ses collègues sa visite de la veille au pharmacien et son expérience sur la sonnette de la porte d'entrée. Il fut convenu que l'un d'eux resterait chez le pharmacien, en permanence. Du plus loin qu'il les aperçut, le pharmacien, posté sur le seuil de sa porte, leur fit des gestes d'appel. Les agents accoururent.

Un facteur des postes était dans la boutique.

— M. Lavaud, facteur des postes à La Ferté, présenta solennellement le pharmacien. Comme nous n'avons pas de télégraphe à Luzancy, M. Lavaud est chargé de porter les exprès télégraphiques. Or, M. Lavaud a rencontré les assassins la nuit du crime. J'ai cru de mon devoir de le faire vous attendre.

Bouffi d'importance, le pharmacien se rengorgeait.

— Bravo! et merci, cher monsieur, dit Poncet. Alors, monsieur Lavaud, vous avez vu les assassins?

Le facteur roulait sa casquette entre ses doigts.

— Oui, monsieur l'agent.

— La nuit du crime? A quelle heure?

— Le 18 juin, à onze heures et demie, c'était à deux cents mètres, au croisement des routes; je revenais de porter un télégramme à la scierie mécanique pour rejoindre la route de La Ferté qui longe la Marne, lorsque je me suis presque trouvé nez à nez avec deux hommes. Je n'avais pas entendu leurs pas sur la route et ils ne devaient pas m'avoir entendu davantage. En m'apercevant, ils eurent un mouvement de recul.

— Avez-vous pu voir leur taille?

— Oui. L'un m'a paru plus grand que l'autre. Le plus petit m'a paru plus gros que le plus grand.

— Blonds, bruns?

— Je n'ai pu voir.

— Ils ne vous ont rien dit?

— Rien. Ils descendaient vers le village. Par le noir qu'il faisait, il fallait qu'ils connaissent le chemin.

— Comment étaient-ils habillés?

— En débardeurs ou en mariniers.

« Tous les deux, ils avaient des chapeaux mous noirs rabattus sur les yeux. C'était pas des gens chic, sûr. Ils étaient habillés en ouvriers.

— Et alors, vous avez continué votre route?

— Ma foi oui.

— Et eux?

— Eux aussi, vers le village.

— C'est intéressant. Voilà un point acquis. Deux individus descendaient à minuit vers la demeure de la sage-femme. Merci, monsieur Lavaud. Donnez-moi votre nom et votre adresse à La Ferté. Parfait! On vous convoquera pour témoigner. Ah! voici M. le juge d'instruction!

Une automobile venait de s'arrêter d'où descendaient solennellement le procureur de la République, le juge d'instruction et le greffier. Poncet et les deux agents saluèrent et eurent une conservation à voix basse avec les magistrats.

— Ça va bien, monsieur Lavaud, dit Poncet brusquement. J'ai donné votre adresse à M. le juge d'instruction. Il vous convoquera, merci.

« Ah! sapristi, sapristi! qu'est-ce que c'est que tout ce monde! Gendarmes, gendarmes, faites-moi circuler tout cela, et le plus loin possible. Je ne veux personne à moins de cinquante mètres de la maison!

Et Poncet, sans plus attendre, fit sauter les scellés de la porte d'entrée, et, suivi des magistrats, pénétra dans la maison.

Le corridor était étroit, dallé de mosaïques bleues et blanches.

Le policier se pencha, ne vit rien de particulier. Une porte était à droite. Il l'ouvrit. C'était un salon modestement meublé. Il poussa les persiennes fermées qui donnaient sur la rue. De la clarté entra. Rien d'anormal. Nulle trace visible.

— Voyons, dit Poncet tout haut. Cette vitrine n'a pas été ouverte. Pas de traces digitales. La table?... Il y a des tiroirs qui s'ouvrent tout seuls. Ah! des lettres!... Tiens, tiens... C'était un cœur tendre cette Mme Odent. Elle aimait beaucoup. Oh! oh! mais voilà un certain Roger qui est bien tendre! Eh bien! et cet excellent pharmacien qui ne lui connait pas d'amants!

« Le Roger sait la couleur des rideaux de la chambre de la sage-femme. Est-ce qu'elle a des rideaux bleus, la chambre à coucher?

— Mais oui, dit le juge d'instruction.

— Ce Roger y a passé des nuits. Il l'écrit lui-même. Il est même probable qu'elle ne l'y recevait que de nuit.

— Où voulez-vous en venir?

— Tiens! tiens! s'exclama Poncet en ouvrant un secrétaire. Encore des lettres! Toujours Roger! Et des photographies de militaires de toutes les tailles! C'était une femme à soldats! Diable, il y en a des petits, des grands, des blonds, des bruns! J'aurais bien donné quelque chose pour savoir celui qui est Roger.

« Je voulais en venir à ceci, monsieur le procureur de la République, c'est que si un amant, venant de nuit ici, avait un coup de sonnette spécial, il a pu se faire ouvrir tranquillement la porte la nuit du crime. Et la sonnette, on ne l'entend pas à côté.

— Soit, mais alors pourquoi n'a-t-elle pas été assassinée dans son lit?

— Ah! cela, je ne l'explique pas encore! Il y a un fait : il n'y a pas que des mariniers ou des gens du pays auxquels la sage-femme pouvait ouvrir sa porte sans défiance. Voilà ce que prouvent les lettres... Tenez, greffier, gardez-les. Ça pourra servir. Rien n'a été touché dans ce salon. Les assassins n'y sont pas entrés.

« Passons à la cuisine...

L'examen méthodique de la cuisine ne révéla rien. Les assassins n'y étaient pas entrés davantage. Policiers et magistrats gravirent l'escalier. A la sixième marche, une trace de chaussure à clous d'homme était visible sur le parquet ciré.

— Evitons de marcher dessus, dit Poncet.

Il traça, autour, un rond à la craie. Sur le palier du premier, nouvelle trace de pas sur le carrelage rouge.

— Tiens, dit Poncet, ce pied-là est plus petit que l'autre. Encore des clous. Ici une armoire normande. Pas de traces digitales. Ouvrons. Mais on a fouillé là-dedans! Tout est bouleversé... Voilà un papier qui leur a échappé! Eh! eh! c'est intéressant! Elle avait de l'ordre la sage-femme! Voyez donc, monsieur le juge d'instruction.

Le juge d'instruction prit le papier et lut :

« Double de la liste des valeurs m'appartenant :

« 1° 20 obligations 500 fr. Ville Paris, n°° (suivaient les n°°), emprunt 1865.

« 2° 20 obligations 500 fr. Ville Paris, n°° (suivaient les n°°), emprunt 1875.

« 3° 15 billets de mille francs (n°° non marqués). »

— C'est une petite fortune! Cela fait bien près de 40.000 francs.

— Oui, dit Poncet, c'est un bon métier le métier de sage-femme! Enfin, s'il y avait des valeurs ici, elles ont disparu. Passons à la chambre à coucher. En effet, voilà les rideaux bleus! La sonnerie du corridor aboutit à la chambre.

— Trêves, dit-il à un agent, allez donc sonner à la porte d'entrée!

Trêves descendit et, quelques secondes après, la sonnette de la chambre à coucher résonnait bruyamment tout près du lit.

— La preuve est faite, dit Poncet joyeusement. Ça correspond avec l'entrée!

Trêves revenait.

— Votre collègue chez le pharmacien a-t-il entendu?

— Absolument rien, brigadier.

— J'en étais sûr. Allons, ça va très bien!

— Vous n'êtes pas difficile, dit le procureur de la République.

— C'était trop simple aussi! Ah! voyons le lit : défait, un seul oreiller froissé, la place du corps visible. Elle a couché seule sur le bord droit. L'autre côté n'est pas débordé. Elle s'est levée à l'appel de la sonnette... Tiens, encore des traces de chaussures... Une empreinte plus grande, l'autre plus petite... Ils étaient bien deux! Passons à l'armoire à glace... Oh! ici c'est le pillage! Remarquez, toujours pas de traces de digitales.

— Et vous en concluez?

— Que, pour opérer ici, les assassins avaient mis des gants.

— Les mariniers?

— Je ne vous dis pas que ce sont les mariniers.

Le procureur de la République et le juge d'instruction se regardèrent interdits.

— Ah! s'écria Poncet, voilà les obligations. Comptez, elles y sont toutes... Quant aux billets de banque, partis, envolés! Vous pouvez tout fouiller, allez!

Ils fouillèrent fébrilement, ne trouvèrent rien, pas plus dans l'armoire que dans un petit secrétaire qui n'avait pas été ouvert.

Les magistrats et les policiers redescendirent au salon. Ils s'assirent.

— Alors, dit le procureur de la République, vous avez une idée? Quelle est votre idée, monsieur Poncet?

— Oui, j'ai une idée qui... Ah! pardon!

Et Poncet se leva brusquement du fauteuil où il était assis face à la porte du salon restée ouverte, et se précipita dans le corridor.

Il se baissa et se releva bientôt en tenant dans ses doigts un objet imperceptible qu'il avait ramassé derrière la porte. Il rentra dans le salon, tenant cet objet entre son pouce et son index, à la hauteur de ses yeux.

— Qu'est-ce que c'est? interrogea le juge d'instruction.

— Un bouton de gant.

— Un bouton de gant?

— Oui, un bouton de gant d'homme couleur chamois. Il y a même dessus la marque de la maison : « Au Bon Marché. Paris. »

Et Poncet, rêveur, se rassit en tournant le bouton de gant entre ses doigts.

— Et alors? interrogea le juge d'instruction.

— Et alors, répondit Poncet, mon idée continue et se précise. Ah! une question auparavant! Nul de vous n'a une paire de gants couleur chamois, qui vient du « Bon Marché » et à laquelle il manquerait un bouton?

— Mais non! répondit-on en chœur.

— Et comme nous avons tout fouillé, même la boîte à ordures, et qu'il n'y a pas de gants pareils dans la maison... Donc!... Voici mon opinion. C'est un crime maquillé.

— Qu'entendez-vous par là?

— Que deux hommes au courant des habitudes, de la vie, des sentiments de la sage-femme, des gens très prudents, très forts, qui ne doivent pas en être à leur coup d'essai, se sont servis de la coïncidence de la présence des mariniers pour égarer nos recherches et nos soupçons sur eux.

— C'est bien fort!

— C'est très fort, en effet. Mais nous ne devons pas nous hypnotiser sur le fait que la péniche a précisément quitté Luzancy la nuit du crime... Coïncidence. Si nous ne l'admettons pas, les mariniers sont indubitablement coupables. Ceci, c'est l'opinion de tout le village. C'est parce que tout les accuse que je me méfie. En outre, il y a des détails qui me font douter.

— Lesquels?

— D'abord, pourquoi sont-ils montés directement

au premier étage, en négligeant le rez-de-chaussée? Ils savaient donc, à l'avance, où était caché l'argent? C'est bien improbable. En admettant même que leur femme, venue ici consulter Mme Odent, les ait renseignés, comment admettre que cette femme sût où la sage-femme cachait son argent? Ensuite, ils ont eu soin de mettre des gants. C'est bien fort pour des mariniers!

« Maintenant, examinons mon hypothèse : « crime maquillé ». Le pharmacien, la rumeur publique, nous dépeignent la sage-femme comme irréprochable. Or, lettres et photographies nous prouvent qu'elle a des amants; notamment un nommé Roger, qui promet des caresses et connaît la couleur des rideaux du lit de la chambre à coucher. Il vient de nuit, il sonne d'une façon convenue entre eux, elle se lève, elle lui ouvre, elle le reçoit. Il repart de nuit, comme il était venu. Il connaît la maison, il a la confiance de sa maîtresse, il sait où elle cache ses valeurs et son argent; il prémédite son crime, il s'adjoint un copain, il sonne, elle le reçoit comme d'habitude.

— Et comment expliquez-vous qu'il l'entraîne sur la berge?

— Cela, c'est le point obscur pour le moment. Lui a-t-il proposé une promenade sentimentale pour rejoindre son complice qui faisait le guet; est-ce autre chose, tout est possible!

— Et comment expliquez-vous que son complice et lui étaient habillés en débardeurs ou en mariniers? Le témoignage du facteur est formel.

— Pour détourner les soupçons. C'est à cela que je vois le crime maquillé. Les mariniers auraient tâtonné, tout fouillé.

« Le type qui a opéré ici a été directement au bon endroit, là où il savait l'argent. C'est un type intelligent. Il raisonne et il calcule. Il laisse les valeurs de côté. Elles peuvent être frappées d'opposition. Il sait qu'il ne peut éviter la trace de ses pas sur les parquets, à moins de se déchausser; pourquoi ne le fait-il pas? Pour voler, cela évite le bruit.

« Mais il a mis des souliers à clous, exprès; il a laissé des marques de chaussures, exprès. Toutes les

chaussures à clous se ressemblent, et quels sont les paysans et les mariniers qui n'en ont pas? Voyez-vous le parti qu'il en a tiré et où il nous égare?

— Votre hypothèse est, au moins, troublante.

A ce moment, l'agent resté en permanence chez le pharmacien, entra :

— Monsieur le procureur de la République, le Parquet de Meaux vous réclame au téléphone pour une communication urgente.

— J'y vais.

Poncet semblait rêvasser. Il allumait cigarettes sur cigarettes, et dédaignait de parler au juge d'instruction.

Le procureur revint bientôt dans un état d'agitation extraordinaire.

— Savez-vous qui me téléphonait?... Mon substitut!... Les mariniers de la péniche *L'Etoile*, nommés Roubaud, ont été retrouvés et arrêtés à Epernay. Ils vont être conduits à Meaux.

— Et, ils avouent?

— Ils nient, au contraire! Ils sont affolés! Le Parquet d'Epernay les croit d'autant plus sincères qu'ils avaient un ordre écrit du service de la navigation d'être le 22 juin à Epernay pour reprendre du charbon. Donc, coïncidence, leur départ d'ici la nuit du 18 juin. Ils sont arrivés tranquillement à Epernay le 21, sans se cacher.

— Diable, dit le juge d'instruction désolé, tout se complique!

— Tout s'éclaire, sourit Poncet. Mon hypothèse est bien la bonne. Et l'assassin a laissé une preuve entre nos mains qui permet de suivre et retrouver sa piste.

— Une preuve? Laquelle?

— Ce bouton de gant.

— Vous supposez!

— Non, je suis sûr. Je suis sûr que les assassins ont opéré ici avec des gants. Je suis convaincu que ce bouton de gant appartenait à la paire de gants de l'un d'eux. Perdu, tombé, comment? S'en est-il aperçu trop tard? Un bruit l'a-t-il effrayé? Tout est possible.

« En tout cas, je vous laisse retourner à Meaux; et moi je pars pour Paris.

— Pour Paris? Où irez-vous?

— « Au Bon Marché »... Au rayon des gants.

— Mais il s'en débite des centaines par jour de paires de gants avec des boutons pareils!

— C'est possible. Je tiens à me renseigner quand même. Nous partons, messieurs!

— Et si les mariniers avouent demain et que vous ayiez fait une course inutile?

— Tant pis pour moi! Mais, je suis sûr maintenant qu'ils n'avoueront pas.

CHAPITRE V

LA PISTE SE PRÉCISE

Ce ne fut pas sans une certaine inquiétude que Poncet pénétra dans les « Grands Magasins du Bon Marché ». Il était trop intelligent pour ne pas se rendre compte de la fragilité de la piste qu'il suivait. Le résultat de son enquête fut, du premier coup, décisif.

Au rayon des gants, le chef de rayon lui apprit qu'il n'y avait que deux pointures (sept et quart et sept et demie) dans les gants de peau couleur chamois, à bouton semblable au bouton retrouvé. Cette sorte d'article n'était rentré en magasin et mise en vente que tout récemment, exactement le 12 juin, c'est-à-dire six jours avant le crime de Luzancy.

En outre, Poncet obtint un renseignement capital.

Par suite de la mobilisation de leurs ouvriers spécialistes pendant la guerre, les ateliers du Bon Marché avaient cessé toute fabrication de gants. Les deux séries de gants mises en vente le 12 juin étaient les premières sorties des ateliers depuis la guerre.

— Alors, dit Poncet, qui fabriquait pour vous pendant la guerre?

— Quelques industriels de province, au fur et à mesure de nos demandes, répondit le chef de rayon.

— Et, il n'y a aucune différence de fabrication entre celle de vos ateliers et celle des fabricants de province?

— Peu appréciable quant aux cuirs et peaux; mais, quant aux boutons, ceux fabriqués en dehors de nos ateliers ne portent pas l'inscription « Au Bon Marché. Paris ».

Poncet se frotta les mains joyeusement.

— Et, il ne vous reste rien de votre stock d'avant-guerre?

— Rien. Nous l'avons entièrement écoulé d'abord avant de faire fabriquer en province. Il y a plus de deux ans qu'il est vendu.

— De sorte, pensa tout haut Poncet, que l'homme qui a acheté la paire de gants chamois, à laquelle appartient ce bouton, n'a pu l'acheter ici qu'à partir du 12 juin dernier. En outre, il a une petite main. Cela m'étonnerait bien que des mariniers aient des mains si petites. Il reste à trouver combien vous avez vendu de paires de gants chamois dans les deux séries sept et quart et sept et demie, depuis le 12 juin.

— C'est facile à vérifier au livre de débit... Voici : Quatre paires sept et quart, et six paires sept et demie. En tout : dix paires.

— Avez-vous les noms des acheteurs?

— Peut-être les retrouverons-nous au livre de caisse du rayon.

Les deux hommes vérifièrent aussitôt.

Les quatre paires sept et quart avaient été vendues à la même personne qui avait laissé son adresse.

— Ce n'est pas cela, dit Poncet.

Egalement quatre paires sept et demie sur les six débitées avaient été livrées à domicile à des personnes ayant laissé leurs noms et adresses.

Poncet nota.

— Je vérifierai quand même, dit-il; mais cela m'étonnerait bien que ce soient eux. Restent deux paires emportées et payées par la même personne

qui n'a pas laissé son nom, le 14 juin après-midi. Voilà mon homme!...

En sortant du « Bon Marché », Poncet sauta dans un taxi et se fit conduire aux diverses adresses des acheteurs de gants. C'étaient des personnes parfaitement honorables. Aucun bouton ne manquait à leurs gants.

Plus de doute, les gants ayant servi aux assassins avaient été achetés au « Bon Marché » quatre jours avant le crime. Restait à retrouver le mystérieux acheteur.

Le brigadier prit juste le temps de passer chez lui embrasser sa femme, et repartit aussitôt pour Meaux. Quand il pénétra dans le cabinet du juge d'instruction, celui-ci était en train de procéder à un nouvel interrogatoire des mariniers arrêtés.

D'un rapide coup d'œil, Poncet dévisagea les accusés.

Le plus grand était fort, solide, les cheveux et la moustache blond roux. Le plus petit était trapu, brun, avec une moustache mince taillée au hasard. La femme était quelconque, sans âge, sans expression, avec un ventre énorme. Elle sanglotait. Les hommes semblaient abrutis, hébétés.

Poncet regarda intensément leurs mains, des mains calleuses, boursouflées, énormes.

Il eut un sourire, hocha la tête, tâta la poche de son veston où il y avait deux paires de gants emportées par lui du « Bon Marché ». Sans mot dire, il s'assit dans un coin du bureau, et, tout en examinant à nouveau les photographies des filleuls de la sage-femme, il écoutait vaguement l'interrogatoire.

L'aîné des mariniers se bornait à dire :

— « Nous sommes innocents, innocents. »

Le plus petit, moins accablé, interrogea :

— Pourquoi qu'on l'aurait tuée?

— Pour la voler. Vous avez caché l'argent.

— Comment qu'on aurait su où était l'argent?

— Par madame, qui était cliente de la sage-femme. Voyons, madame, avouez donc! Je vous le dis par humanité. Sinon, comme la loi m'y oblige,

je vais être forcé de vous mettre en présence du cadavre de votre victime.

La femme hurla :

— Pitié, monsieur le juge, pitié! Je veux pas la voir!... On a rien fait, je n'ai rien indiqué! oh! mon Dieu, qué malheur!...

Elle se pâma dans une crise de nerfs.

Pendant que les gendarmes s'empressaient de lui donner des soins, Poncet s'approcha du juge d'instruction, et, à voix basse, le mit au courant du résultat de son enquête au « Bon Marché ».

— Alors, dit M. Bodin, vous êtes de plus en plus persuadé de l'innocence de ces gens-là?

— De plus en plus. Du reste, regardez cette photographie que je viens de retrouver dans les papiers de la sage-femme. Les voilà, ce sont eux!

— Qui, eux!

— Ceux qui ont fait le coup. Voici le dénomme Roger, amant de la sage-femme, grand blond, avec son camarade petit et brun, moustache taillée à l'américaine. Lisez ce qu'il écrit à Mme Odent :

« Je t'envoie ma photo et celle de mon meilleur copain. » Mais, comme toujours, malheureusement, il a eu soin de ne pas mettre son adresse.

— C'est bizarre, en effet.

— Du reste, je vais vous donner de suite la preuve de l'innocence des mariniers.

— Par exemple! Comment cela?

— Grâce à ces deux paires de gants que voici.

Et Poncet, négligemment, sortit de sa poche deux paires de gants chamois.

— Si vous le permettez, monsieur le juge d'instruction, je vais essayer ces échantillons sept et quart et sept et demie aux mariniers... Regardez leurs mains. Je serais bien surpris, si cela leur allait.

— Diable d'homme! murmura M. Bodin.

Comme l'avait prévu Poncet, il fut impossible au plus petit des deux accusés d'entrer seulement les doigts dans la plus grande pointure des paires de gants.

— La preuve est faite, dit tranquillement Poncet... Au revoir, monsieur le juge, je retourne maintenant

à Luzancy. C'est de là qu'il faut que je reprenne la piste. Vous n'avez plus besoin de moi ici!

— Et qu'est-ce que je vais faire de ces gens-là? interrogea M. Bodin, mortifié.

— Cela, c'est votre affaire! Cela ne me regarde pas. Ce qui me regarde, c'est d'aboutir; autrement ma réputation est fichue, et ce n'est pas admissible!

Et Poncet, saluant gracieusement le juge, sortit vivement de la pièce.

A Luzancy, Poncet retrouva l'agent Trêves resté en permanence.

Ce dernier n'était pas resté inactif.

Il avait « cuisiné » le pharmacien auquel il avait reproché d'avoir affirmé à la police que sa voisine était de mœurs irréprochables.

Le pharmacien inquiet, troublé, avait affirmé que, la nuit, il n'avait jamais vu personne rendre visite à Mme Odent, mais que, par contre, à la réflexion, il se souvenait maintenant avoir vu, particulièrement le dimanche, des soldats rendre visite à la sage-femme.

C'étaient des filleuls de guerre en permission.

Trêves insista.

— Même, finit par déclarer le pharmacien, il y en a un que j'ai vu plus souvent que les autres... C'est même le dernier que j'ai vu... Le dimanche qui a précédé l'assassinat, il est sorti avec Mme Odent. Ils sont partis ensemble vers la gare.

— Comment était-il? Son signalement?

— C'était un grand, blond, assez fort.

Trêves, lui ayant montré la photographie de Roger, le pharmacien l'avait reconnu aussitôt.

Peu à peu la piste se précisait.

En outre, une découverte venait d'être faite par des terrassiers occupés à des travaux dans le remblai du chemin de fer.

En piochant le remblai, ils avaient mis à jour un paquet enterré là et contenant deux pantalons et deux vestes de cuir noirs, deux paires de grosses chaussures à clous.

Nul doute! C'étaient les vêtements que les assassins avaient revêtus pour commettre leur crime, et enfouis ensuite. Du reste, sur le devant d'une des

vestes, se voyait nettement une trace de sang coagulé qui avait coulé en filet mince jusqu'à la bordure.

L'une des vestes était un peu plus grande que l'autre.

La pointure des souliers concordait exactement avec les marques de pas retrouvées dans la maison du crime.

Après un bref conciliabule, Poncet et Trêves retournèrent à la maison de la sage-femme. Avec acharnement, ils se mirent en devoir de fouiller encore partout, dans l'espoir de découvrir une adresse.

Sur un vieux livre de comptes, Poncet trouva une inscription qui le fit tressaillir :

« 1er janvier 1919, envoi à R... 100 fr. »

Il déchira la page du livre, et la mit dans son calepin.

— C'est peu de chose, dit-il, mais c'est toujours cela! R..., ce ne peut être que Roger! Si cet envoi d'argent a été fait en recommandé ou en mandat, je vais enfin la trouver l'adresse de ce type-là... Il n'y a pas de bureau de poste ici!... Comment a-t-elle pu envoyer?... Il faut nous renseigner auprès de notre ami le pharmacien!

Celui-ci confirma aussitôt que, lorsqu'un habitant de Luzancy avait à envoyer un chargement, il était forcé d'aller à La Ferté-sous-Jouarre, ou bien, moyennant un petit pourboire, donnait mission au facteur d'envoyer l'argent. A sa tournée du lendemain, le facteur rapportait l'accusé de réception. Ce facteur, nommé Pitois, habitait La Ferté-sous-Jouarre.

Sans perdre une minute, les deux agents partirent en auto pour La Ferté et s'arrêtèrent au bureau de poste. Là, ils mirent le directeur au courant du but de leur visite. Le facteur Pitois, qui était précisément là, confirma qu'à diverses reprises, il avait expédié des mandats pour la sage-femme.

Sur les livres des recommandés, Poncet retrouva, à la date du 2 janvier, l'expédition d'un chargement de 100 francs au nom de Mme Odent, pour destinataire : M. Roger Barthe, 8, rue Rousselet, à Paris.

— Ça y est, cria joyeusement Poncet, j'ai l'adresse! Je tiens mon homme! Je n'ai pas besoin d'examiner davantage. Maintenant, passons à la gare de La Ferté. Si Roger et son copain ont pris le train, ce ne peut être qu'à La Ferté. Le rapide de Paris ne s'arrête pas à Luzancy.

A la gare l'enquête aboutit rapidement. Le hasard voulut que la buraliste du service des billets de la gare était précisément la même que celle qui était de service le 18 juin, la nuit du crime. Son témoignage fut formel.

Le 18 juin, vers quatre heures du matin, deux hommes élégamment vêtus, coiffés de chapeaux mous noirs, l'un grand et blond, l'autre plus petit et brun, avaient pris à son guichet deux premières pour Paris par le rapide qui passe à quatre heures trente en gare de La Ferté.

Ils paraissaient tous deux âgés d'une trentaine d'années, et le plus grand avait aux mains des gants de peau couleur chamois. L'autre ne portait pas de gants. Ils attendirent le train une demi-heure environ, en marchand de long en large dans la salle d'attente et parlant à voix basse.

Ce furent du reste les deux seuls voyageurs pour Paris à cette heure matinale.

— De mieux en mieux, dit Poncet à Trêves, en sortant de la gare. Le « Roger » est moins fort que je ne croyais d'avoir pris le train et conservé ses gants. Après tout, c'est peut-être son compagnon qui a perdu le bouton, et il ne le lui a peut-être pas dit. Et puis, un bouton cela n'a pas d'importance. Et voilà pourtant comment un détail infime livre la piste!

« Et maintenant, Trêves, en route pour Paris! C'est là que nous arrêterons Roger Barthe et son complice!

— Si nous arrivons à temps.

— Ah, ça! Si l'on a perdu plusieurs jours, ce n'est pas ma faute! Mais cela n'a pas d'importance. Je tiens mon homme.

« Si je ne l'arrête pas aujourd'hui, ce sera plus tard.

« En route, Trêves, je vous emmène.

« On préviendra le juge d'instruction par téléphone.

« Et vous, chauffeur, à Paris!

— Où cela?...

— 8, rue Rousselet!

CHAPITRE VI

LA PISTE SE PERD

Au 8 de la rue Rousselet, Poncet et Trêves eurent une désillusion. C'était un hôtel meublé. La patronne, cuisinée longuement, reconnut bien avoir eu comme locataire, de décembre à fin janvier, un nommé Roger Barthe, mobilisé alors à la section d'autos de la rue de la Tombe-Issoire, mais son locataire était parti à fin janvier sans laisser d'adresse et elle ne l'avait plus jamais revu. Elle reconnut sans hésiter son ancien locataire sur la photographie que lui montra Poncet.

C'était bien lui, le jeune homme assez grand, blond. Elle n'avait pas connu son camarade. Du reste, ledit Roger couchait fort peu dans sa chambre louée au mois, et qu'il semblait avoir louée surtout pour venir s'y reposer de temps en temps et s'y laver copieusement. Il y avait reçu peu de courrier, et deux ou trois fois seulement des mandats et lettres recommandés. Il avait payé correctement. C'était un garçon très poli, silencieux, ne recevant pas. Une ou deux fois seulement il eut des visites de femmes, dont la tenancière de l'hôtel ne se souvenait plus des physionomies. Sur le livre de l'hôtel il était simplement inscrit sous le nom de : Roger Barthe, T. 16-601, Paris. A fin janvier il avait prévenu qu'il ne conservait plus la chambre, et le 31, il était parti avec une grosse valise, son seul bagage, en priant de faire suivre ses lettres à la section d'autos de la rue de la Tombe-Issoire. Recomman-

dation superflue, au reste, car aucune lettre n'était venue pour lui après son départ.

Les deux policiers, quelque peu déçus, n'eurent d'autres ressources que de se rendre immédiatement à la section d'autos de la rue de la Tombe-Issoire. Là, un gradé n'eut aucune peine à retrouver la fiche de Roger Barthe et à leur fournir des renseignements d'état civil complets.

Originaire de Paris, Barthe était âgé de trente-deux ans. Ses parents étaient morts et il était célibataire. De profession, il était mécanicien. Service auxiliaire, il avait été mobilisé dans les services d'automobiles pendant toute la guerre, où il avait été alternativement au front et à l'intérieur. Mis en sursis comme chauffeur-mécanicien le 15 février, il avait été définitivement démobilisé à fin avril. Ses états de services ne mentionnaient que des punitions de salle de police et de prison pour des motifs de peu d'importance; par contre, ils portaient trace d'une condamnation civile à trois mois de prison pour vol. Il avait déclaré se retirer à Paris, 16, rue Stephenson.

— Je l'aurais parié, dit Poncet à Trêves, en sortant du dépôt automobile, c'est un cheval de retour dont nous retrouverons la fiche à la Police judiciaire. Ce sera pour demain matin. La rue Stephenson, c'est du côté du boulevard de la Chapelle, c'est-à-dire Montmartre. Ce type doit être un habitué de la Butte! Il est vingt heures; montons rue Stephenson, et nous dînerons par là. Psst... chauffeur!

Au 16 de la rue Stephenson, une nouvelle désillusion attendait Poncet et son compagnon. Là aussi c'était un hôtel meublé. L'homme le connaissait à coup sûr, mais il avait intentionnellement donné une fausse adresse. Jamais il n'y avait habité. La photographie montrée aux patrons et aux domestiques de l'hôtel ne rappela à ces gens aucun souvenir, même d'un client de passage.

— Allons, dit Poncet, le gaillard est fort et il a pris, de longue date, toutes ses précautions.

CHAPITRE VII

LUCIENNE

— Petite chérie, disait le lendemain matin en s'habillant Poncet à sa femme, je crois que je ne m'étais pas trompé et que je vais avoir besoin de toi ce soir et ces jours-ci.

— Comment cela, mon chéri?

— Je t'ai raconté où j'en suis. Pas de doute pour moi. Le « Roger » est un « marlou » quelconque que je retrouverai à Montmartre en train de flamber l'argent de la vieille. Si je n'obtiens rien de précis tout à l'heure à la Police judiciaire, je ne me découragerai pas pour si peu; quitte à passer mes nuits dans les bars de Montmartre, j'aurai mon homme. Or, je puis être, moi aussi, repéré! Un homme qui consomme ou qui soupe seul, ça se remarque davantage, surtout quand ce n'est pas un habitué de l'établissement. A partir de ce soir, tu m'accompagneras dans mes orgies à Montmartre. Colle-toi tes toilettes et tes chapeaux les plus excentriques, et ne crains pas de te maquiller avec du rouge aux lèvres et du noir aux yeux! On va faire la noce! Ça durera ce que ça durera. Si, au bout d'une semaine, je n'ai pas de résultat, j'arrête les frais et je chercherai ailleurs. Pour le moment, il faut que nous essayions cela tous les deux. Veux-tu?

— Mon aimé, tu sais bien que je fais tout ce que tu veux.

— Alors, à ce soir, à dix-neuf heures à la « Taverne de Paris », presque au coin de la place Clichy. On dînera avec Trêves qui est un gentil garçon, pas trop « pocheté », quoique de Meaux, et qui voit net.

« On délibérera, et on se partagera les rôles. A ce soir, ma jolie.

— A ce soir, petit chéri; ne te fatigue pas trop. Que tu es nerveux!

— C'est que je sens que je touche au but!

— Raison de plus pour être calme, et maître de toi.

— Tu en parles facilement, toi! Si je ne réussis pas, je suis déshonoré!

— Tu dis des bêtises, grand gosse!

— Et mon amour-propre?... Voilà bien les femmes, quand de pareilles aventures ne les concernent pas directement! Par exemple, si... j'échouais au but avec toi, parce que je serais trop nerveux, qu'est-ce que j'entendrais!

— Mais ton amour-propre s'en ficherait, méchant! Tu sais trop bien que ta Lucienne t'aime!

— A ce point-là, je n'en serais pas sûr! Vite, un bécot, deux bécots, des tas de bécots, et... au revoir.

— Au revoir, à ce soir!...

A huit heures et demie, Poncet était au service anthropométrique de la Préfecture de police où il retrouvait aisément la fiche signalétique de Roger Barthe. La photographie concordait avec celle qu'il avait en poche. La fiche mentionnait que Barthe avait été condamné pour vol et coups, sur la plainte d'une fille de Montmartre, à laquelle il avait dérobé des bijoux et de l'argent. Il était noté comme à surveiller pour « vagabondage spécial », c'est-à-dire comme souteneur. Il n'avait pu être condamné de ce fait, la preuve n'ayant pu être décisive. La condamnation datait de 1914, fort peu de mois avant la guerre. Mobilisé depuis, la police l'avait perdu de vue.

Ces renseignements suffirent à Poncet pour le confirmer dans ses soupçons. En sortant de la Préfecture, il se rendit au quai des Orfèvres, auprès de son chef M. Bosc, auquel il raconta les événements. M. Bosc le félicita, l'approuva entièrement et lui demanda s'il n'avait pas besoin d'autres agents pour l'aider.

— Pour le moment, non, dit Poncet. L'agent de Meaux, Trêves, est actif, intelligent et dévoué.

— En tout cas, un coup de téléphone au besoin, et je vous envoie aussitôt des collègues à l'endroit que vous m'indiquerez. La capture peut être difficile.

— Merci, chef.

— Et je vous félicite encore, Poncet. Vous êtes sûrement sur la bonne piste. Reste à aboutir, maintenant.

— Je vais faire tout mon possible.

— Bonne chance; et, de la prudence. Je tiens à votre peau, vous savez?

Ce soir-là, le soir du cinquième jour de déceptions, Poncet, après une journée de recherches inutiles, venait de s'asseoir, à dix-neuf heures, comme tous les soirs, à la terrasse de la Taverne de Paris, où il attendait sa femme et Trêves qui n'étaient pas encore arrivés. Soucieux, il s'absorbait dans la contemplation de son chambéry-cassis. Quelques minutes plus tard, Trêves rejoignait son chef. Les deux hommes n'eurent pas besoin de se parler. A une brève interrogation du regard du brigadier, Trêves répondit par un geste de lassitude découragée. Silencieux, les deux agents buvaient, les yeux vagues. La demie était passée. Et Lucienne qui n'arrivait pas!... Poncet, déjà nerveux, s'impatientait. Il mordillait le pommeau de sa canne...

Soudain le chasseur de l'établissement s'approcha de leur table.

— Y a pas un de ces messieurs qui s'appellerait monsieur Trêves?

— C'est moi, dit Trêves.

— Alors on vous demande au téléphone; on m'a dit comme ça, un monsieur grand avec un chapeau mou bleu, et un pantalon à rayures, qui est tous les soirs à la terrasse avec un autre monsieur plus petit. C'est bien vous?

— Ça m'en a l'air, dit Trêves. Qui me demande?

— Ça, je sais pas... Ce qu'il y a de sûr, c'est que c'est une dame.

— Veinard! dit Poncet.

— Je ne vois pas qui, dit modestement Trêves. Enfin, j'y vais...

Deux minutes après, Trêves revenait en courant, très agité.

— Vite, vite, chef, courez au téléphone. C'est votre femme qui vous demande.

— Ma femme?...

— Oui, oui, allez vite! Elle m'a demandé, moi, pour ne pas dire votre nom. Il est trop connu. Je paye les consommations! Vite!

Poncet se précipita. Cinq minutes plus tard, il revenait. Ce n'était plus le même homme. Qui l'eût

vu quelques minutes avant, nerveux, découragé, abattu, ne l'eût plus reconnu. Son visage énergique était impassible, mais une flamme luisait dans ses yeux.

— C'est payé? dit-il tranquillement à Trêves, très haut.

— Oui, cher ami.

— Eh bien! allons dîner ailleurs.

D'un geste de sa canne, il faisait signe à un taxi, dans lequel les deux hommes montèrent.

— Chez Mollard, gare Saint-Lazare, dit Poncet au chauffeur.

Puis, en s'asseyant à côté de Trêves :

— Alors, vous savez?...

— A peu près, chef; votre femme croit être sur la piste? C'est tout ce que j'ai appris; j'ai couru vous prévenir de suite.

— Sacrée grosse chérie, murmura Poncet avec des larmes dans la voix! Ça, c'est fantastique! Dire que c'est elle qui va, peut-être, nous sortir d'embarras! Et, elle est épatante, vous savez, calme, courageuse. Pourvu qu'il ne lui arrive rien! Vous avez votre revolver, Trêves?

— Toujours.

Poncet vérifia sa poche-revolver.

— Moi aussi! Mais, du calme, du calme! Nom de Dieu, c'est moi qui suis ému!

— Dites-moi vite, chef, on va arriver.

— C'est vrai. Voilà ce que je sais par Lucienne. Elle était passée au Printemps faire des emplettes avant de venir nous rejoindre. Elle a été raccrochée par un type. Elle l'a envoyé paître. Il a rebiffé; et alors... alors, elle s'est aperçue qu'il correspondait au signalement du Roger, et... qu'il avait à la main des gants chamois. Et alors, elle a accepté l'apéritif chez Mollard; et puis, elle a accepté de dîner avec lui chez Mollard. Et elle va tâcher de voir si les boutons des gants sont marqués.

— Elle est épatante!

— Chère petite! Attention, nous y voilà!... Il est entendu qu'un de nous ira au lavabo quand Lucienne s'y rendra... Ça fait combien, chauffeur?

— Trois francs soixante-quinze.

— Voilà. Vous les avez vus, Trêves?

— Oui. Ils dînent à l'intérieur, à droite, près de la fenêtre.

— Je les vois. Entrons.

Négligemment, les deux hommes longèrent les tables de la terrasse, s'arrêtèrent une seconde avant de pousser le tambour de la porte d'entrée, comme s'ils cherchaient des yeux quelqu'un. Les hautes fenêtres du café étaient grandes ouvertes et repliées. A une table de coin, à droite contre la fenêtre ayant vue sur la terrasse et la rue Saint-Lazare, Lucienne, très élégante, maquillée, gaie, rieuse, insouciante, savourait du homard à l'américaine, assise sur la banquette à côté d'un homme blond d'une trentaine d'années, élégamment vêtu, assez distingué, qui s'empressait à lui verser le flot pétillant et mousseux d'une bouteille de vin de champagne qu'il venait de reposer dans le seau à glace posé sur la table. La courageuse petite femme avait vu descendre son mari et Trêves du taxi, et elle n'avait pas tressailli.

Les girandoles électriques des corniches s'embrasèrent subitement, et dans ce décor captivant, les lustres électriques parurent soudain multipliés au fond des glaces. Les paupières de Lucienne cillèrent, comme éblouies par le brusque éclat de la lumière. Les dîneurs affluaient dans la salle : Anglais ankylosés, Américains vifs et exubérants, habitués parisiens fiévreux et importants. Des élégances plastronnaient, souriaient, se dandinaient. Des courtisanes promenaient leur grâce nerveuse et leur majesté souriante, sous la somptuosité des étoffes.

Dans ce décor-type du Paris de luxe, d'affaires, de frivolité, de cosmopolisme, l'entrée des deux agents était passée absolument inaperçue. Seule Lucienne nota, sans que son cavalier y prît garde, la table où Poncet et Trêves venaient de prendre place pour dîner.

Poncet, sans hésitation, avait choisi une table de deux couverts, à l'extrémité opposée de la salle où dînaient sa femme et l'inconnu, mais d'où il pouvait ne pas perdre un geste, un mouvement, un signe de Lucienne, et d'où il voyait admirablement son compagnon.

— C'est lui! dit-il à Trêves, en s'asseyant.

Et il tourmentait dans sa poche la précieuse photographie qu'il avait trouvée dans les papiers de la sage-femme.

En quelques instants, il se débarrassa des obséquiosités du maître d'hôtel, auquel il commanda deux plats et un dessert, avec injonction de servir vite. Assis sur la banquette du côté opposé, mais face au couple de sa femme et de l'homme, Poncet, mieux que Trêves assis sur une chaise en face de lui, pouvait observer leurs attitudes, ne perdait aucun de leurs mouvements. L'homme était fort empressé auprès de Lucienne, s'approchait tout près d'elle, la frôlait, risquait de temps en temps son bras autour de sa taille. Et Lucienne se dégageait lentement, riait, plaisantait, jouait son rôle supérieurement.

— Le salaud, disait Poncet, furieux, à Trêves! Je ne sais ce qui me retient...

— Du calme, chef, du calme... Il faut attendre.

— Est-ce que je n'en ai pas du calme?

— Si. Mais, ayez-en davantage encore. C'est égal, vous en avez une femme épatante! Regardez-la, si elle est à son aise; on dirait qu'elle ne se doute de rien! Et vous nierez le hasard, après cela! Deux fois le hasard! Que vous ayez demandé à votre femme de vous aider, et que le type l'ait rencontrée!...

— Attention, chef, ils en sont aux liqueurs! Votre femme vient de regarder par ici. On dirait qu'elle se prépare à se lever pour aller au lavabo.

— J'y vais, moi. Si dans cinq minutes elle n'y est pas, je reviens.

« Surveillez, demandez l'addition, Trêves, et payez... Oui, oui, elle va se lever; j'y vais...

Et Poncet, tranquillement, se dirigea par la salle du café, vers les lavabos. Quelques minutes à peine et Lucienne l'y rejoignait. Elle s'engouffra dans le petit réduit, et pendant que Poncet guettait à la porte, elle lui parlait à l'oreille.

— Ah! chéri, c'est lui!

— Tu es sûre?

— J'ai vu les gants.

— Les boutons?

— Oui, avec la marque : « Au Bon Marché, Paris. » Et sa pointure : c'est sept et demie. Il me l'a dit. Je lui ai fait des compliments sur sa main. Oh! chéri, tu m'en veux?

— Mon aimée, je t'adore... Ma brave petite! Mais j'ai peur pour toi.

— Pas de danger; il est très amoureux.

— Méchante! Il n'a rien remarqué?

— Rien.

— Où habite-t-il?

— Par ici. Dans un hôtel près de la gare Saint-Lazare. Il m'a dit qu'il me dirait lequel, si je l'y accompagnais.

— Et alors?... Tu penses que je ne vais pas attendre cela! Je l'arrête tout de suite.

— Non; tu aurais tort.

— Parce que?

— Parce que nous devons maintenant aller retrouver un de ses copains et sa maîtresse, dans une maison de danses, rue Rochechouart, 80.

« Et le copain, ce doit être le petit brun.

— Tu vas danser?

— Pourquoi pas? Je lui ai dit que j'adorais le tango. Au revoir, chéri, je vais le rejoindre; il pourrait s'étonner.

Et Poncet, rapidement, rejoignit Trêves, au moment précis où Lucienne et son compagnon se levaient pour sortir. Trêves avait payé l'addition. Les deux agents n'eurent qu'à prendre leurs cannes et leurs chapeaux, et sortirent derrière le couple.

Les autos filaient rapides. La voiture des policiers suivait l'autre à une cinquantaine de mètres. Elles grimpèrent bientôt la rue Rochechouart. A mi-rue, les deux agents virent le taxi dans lequel se trouvait Lucienne s'arrêter. Ils arrêtèrent aussitôt leur chauffeur, et, sans descendre, observèrent. Lucienne et son compagnon descendirent, traversèrent le trottoir, s'engouffrèrent sous une porte cochère. A leur tour, les deux policiers descendirent et réglèrent leur chauffeur.

Arrivés au 80, ils ralentirent le pas et regardèrent l'immeuble. A travers les persiennes fermées, de la

lumière perçait au rez-de-chaussée. Des accords de valse venaient jusqu'à eux.

— C'est là, murmura Poncet. Mauvais, un rez-de-chaussée sur la rue. On peut essayer de filer par la fenêtre.

« Ah! un café en face! Téléphone... Voilà mon affaire!... Restez là, Trêves, et veillez. Je vais téléphoner, je reviens.

Au téléphone du café, Poncet obtint assez rapidement la communication avec la Police judiciaire. Un de ses collègues de service était à l'appareil. Poncet le réclama aussitôt 80, rue Rochechouart, avec trois autres agents.

Entendu. Tranquillisé, Poncet raccrocha le récepteur. Ils seraient là dans dix minutes! Il regarda du côté de Trêves qui déambulait. Rien de nouveau. Des autos montaient la rue. Quelques-unes s'arrêtaient devant la maison de danses, déposaient des couples.

Poncet, dans le café d'où il voyait tout, piétinait d'impatience. Sa chère Lucienne! La savoir là, toute seule! Elle devait l'attendre! Mais, pour elle, à cause d'elle surtout, il ne devait rien laisser au hasard.

Silencieuse, l'auto de la Police judiciaire venait de se ranger devant le café. Quatre hommes en descendaient. Sur un signe de Poncet, ils le rejoignaient au fond de la salle. L'auto s'éloignait, allait se ranger au coin de la rue la plus voisine. Bref conciliabule.

— Entendu, chef, dit un des agents. Nous surveillons les fenêtres. Personne ne sortira par là. Vous, vous entrez avec celui de Meaux, et Vayre, dans la maison. Si l'on entend un coup de sifflet, deux de nous viennent à votre aide. C'est que vous aurez besoin de secours.

— Entendu. Allons-y, Vayre. Trêves, j'ai pris un camarade de renfort. On ne sait jamais. Et maintenant, messieurs, attention! Suivez tous mes mouvements. Songez que la vie de ma femme en dépend peut-être!

Les trois hommes sonnèrent, refermèrent la porte cochère, resonnèrent à la porte du rez-de-chaussée sous la voûte, d'où parvenaient des rires, des cris, des chants, des résonnances de musique.

Au moment où la porte s'ouvrait, un couple se disposait à sortir, reconduit par la maîtresse de maison. Les agents s'effacèrent, et, après l'avoir dévisagé, le laissèrent passer, puis pénétrèrent dans un vestibule irradié de lumière, au tapis moelleux. Des portes, recouvertes d'épaisses tentures, donnaient sur les salons de danses, d'où partaient des rires, des cris, tout un bruit de fête.

— C'est vous la patronne? dit Poncet.

— Oui, monsieur.

Poncet lui montra sa carte de la Police judiciaire.

— Mais, que me voulez-vous, messieurs, je suis en règle.

— Il n'est pas question de cela. Mais, vous avez bien une pièce retirée, où l'on puisse causer cinq minutes.

— Certainement. Par ici, messieurs.

La propriétaire de ce dancing montmartrois, qui servait aussi de maison de rendez-vous, était assez émue de l'irruption de la police.

Elle faisait bonne contenance.

Mais, réellement, elle tremblait.

Elle introduisit le brigadier Poncet et les inspecteurs qui l'accompagnaient dans un petit salon discret, aux meubles modernes.

— De quoi s'agit-il? demanda-t-elle, après les avoir invités à s'asseoir.

En quelques phrases rapides et précises, Poncet mit la propriétaire du dancing au courant de ce qui se passait, et de ses intentions éventuelles.

— Vous pouvez compter sur moi.

— Parfait... Voici donc le plan d'action : mon collaborateur, M. Trêves, que voilà, va rentrer en votre compagnie dans vos salons... Nul ne nous a vus pénétrer chez nous, hormis le couple anonyme que nous avons croisé, et qui est déjà loin.

« Donc, aucune indication actuelle à craindre! Tandis que Trêves, en client, entre avec vous au restaurant-dancing, mon collègue et moi nous allons attendre ici.

« Il vous sera aisé de pressentir deux petites femmes jolies, accueillantes et aux mœurs faciles, pour venir nous rejoindre dans ce petit salon. Vous

n'aurez qu'à nous présenter comme des clients sérieux, en quête d'une passade. Nous ferons connaissance ici.

« Une fois que nous aurons pris un contact aimable, nous entrerons, à notre tour, en leur compagnie dans les salons.

« Il me semble que cela vaut mieux ainsi. Nous passerons davantage inaperçus que seuls. Nous serons des noctambules en veine d'illusions. Tout est bien compris?... Est-ce bien entendu?...

— C'est entendu, monsieur, et je vais vous envoyer deux jeunes femmes. Mais, mon Dieu, quelle affaire!... Pourvu qu'il n'arrive rien de tragique!

— On fera l'impossible... Avant toute chose, ne laissez paraître aucune émotion, quoiqu'il puisse arriver. Souriez, recevez, faites votre métier. Je prends la responsabilité de tout le reste. Tout le premier, je ne désire ni drames, ni bobos. Vous savez pourquoi.

« Alors, quittons-nous maintenant. Le temps passe. Et ne vous occupez plus de nous. Faites comme si vous ne saviez rien...

— Soyez sans crainte. Je sais avoir le sourire commercial!... Venez donc avec moi, monsieur.

La maîtresse de maison et l'inspecteur Trêves sortirent, de conserve, du petit salon réservé et discret.

Cinq minutes se passèrent.

Puis, deux jolies filles, rieuses, aimables, aussi nues que possible dans des robes largement décolletées, vinrent rejoindre Poncet et Vayre.

La connaissance fut rapidement faite.

Les quatres futurs partenaires paraissaient enchantés les uns des autres.

Les jolies femmes ne demandaient qu'à s'amuser, à rire, à sabler le champagne. Et la rencontre inopinée de deux fêtards généreux les enchantait.

Déjà elles leur prodiguaient des baisers et des caresses.

Les deux couples semblaient presque intimes, lorsqu'à leur tour ils pénétrèrent dans les salons.

Comme ils en franchissaient le seuil, un « jazz-band », littéralement frénétique, retentissait, joué par l'orchestre nègre placé sur une estrade au fond

de l'immense salle, et qui dominait une cohue humaine.

Des couples enlacés, mêlés, plaqués, encastrés, confondus les uns dans les autres, tournoyaient aux accents endiablés du jazz.

Tout de suite, Poncet chercha des yeux sa femme. Il l'aperçut aussitôt.

Il n'en laissa rien paraître.

Et Lucienne qui se levait de sa place sur la banquette posée devant une table éclatante de blancheur, parée de cristaux et d'argenterie, chargée de fruits et de seaux de champagne, vit immédiatement son mari.

Comme lui, elle dissimula son émoi.

Elle avait pour compagnon de plaisirs un grand jeune homme blond.

Celui-ci, debout, l'attendait pour l'enlacer.

Elle se laissa prendre la taille, serrer amoureusement dans ses bras.

Et ils se mirent à danser.

Déjà, l'inspecteur Vayre tournoyait avec sa compagne de rencontre.

Poncet hésitait à en faire autant.

Son regard cherchait celui de Trêves.

Le regard de Trêves répondit incontinent au sien.

Il lui désignait un couple qui était assis.

L'homme était petit, brun, avait la moustache coupée à l'américaine.

C'était le « *copain* » du grand blond.

Déjà Poncet l'avait situé...

Mais, où l'inspecteur éprouva une surprise, c'est en reconnaissant dans la fille qui était sa compagne, une nommée Florence, bien connue de lui.

Cette femme était une indicatrice de la brigade mondaine.

Elle fréquentait tous les dancings, et les bars des grands palaces.

Elle avait rendu de précieux services, dans des circonstances difficiles, à la brigade mondaine et à la Police judiciaire.

Et, à diverses reprises, elle avait eu affaire au brigadier Poncet.

— Il faut absolument que je lui parle, pensa aussitôt l'inspecteur.

Fine comme elle est, rouée comme je la connais, elle a dû remarquer déjà bien des choses...

Et elle peut me donner de précieux renseignements sur le Roger et son copain...

J'ai eu tort de m'embarrasser de la femme avec laquelle je suis...

Il faut, coûte que coûte, que je parle à Florence.

Bon!...

Elle m'a fait un signe!...

Elle m'a remarqué et reconnu...

— C'est déjà cela!

Le reste viendra après!

Il se tourna vers la jeune femme qui l'accompagnait :

— Excusez-moi, dit-il, outre que je n'aime pas beacoup la danse, je danse très mal.

« Je vous propose donc de nous asseoir à une table et de boire du champagne, tout simplement. Je meurs de soif.

« Le tout est de pouvoir trouver une table libre...

— Voilà des gens qui partent, rit la jolie fille. Vos désirs sont immédiatement exaucés. Cette table est libre. Je vais la prendre d'assaut!...

Et, ce disant, elle se précipita vers une table près de la fenêtre, voisine précisément de celle qu'occupaient Lucienne et son compagnon.

Tandis que les garçons et le maître d'hôtel s'empressaient de débarrasser la table, de la recouvrir de nappe et de serviettes propres, et de la parer, l'aimable invitée de Poncet se frôlait contre lui, consultait la carte, babillait :

— Ah! ce qu'on va s'amuser!

« J'ai une faim de louve!...

« Vite, maître d'hôtel, une assiette anglaise : rosbeaf, veau, poulet; avec des pickles!... J'adore cela! Et puis, une pêche Melba, des fruits, des gâteaux, et beaucoup de champagne.

— Sec ou doux?

— Sec. Heidrieck-Monopole. Je n'aime que cela!

Souriant, Poncet la laissait s'épancher et commander à sa guise.

Mais il avait la pensée ailleurs.

Et il souffrait.

Il souffrait d'abord d'être contraint de subir et de supporter les agaceries de cette compagne de rencontre.

Il souffrait d'assister au spectacle de sa femme dansant dans les bras de l'assassin, son corps collé au sien, enlacée brutalement par cet homme, presque visage contre visage, et bouche contre bouche.

Et il aurait voulu parler à Florence...

A la dérobée, il chercha encore les regards de Trêves et de Vayre.

Ceux-ci ne le quittaient pas.

D'un clin d'œil imperceptible, il leur avait désigné les deux hommes et aussi Florence, que Trêves connaissait de vue. Il commanda à souper au maître d'hôtel obséquieux.

Pour se simplifier la tâche, il accepta de prendre tout ce que désirait son amie de rencontre.

Et tandis que les garçons et le maître d'hôtel s'empressaient, ainsi que les sommeliers, que le « jazz » inlassable continuait à se dépenser, Poncet dit simplement à sa compagne :

— Maintenant que le souper est commandé, permettez-moi d'aller me laver les mains. Je reviens dans quelques instants. Commencez à manger et à boire, si vous voulez...

— Non, non; je vous attends! Mais ne soyez pas trop long pour vous refaire une beauté!...

« Comme vous êtes coquet!... Je vous trouvais très bien comme vous êtes là, moi!...

— Je préfère tout de même. Je reviens.

— Soit. Mais vite!... Déjà, je ne puis plus me passer de vous!... Veinard!...

Elle riait de toutes ses dents.

Poncet lui fit un signe de tête amical, et s'en fut rapidement vers les lavabos.

Comme il y parvenait, il se détourna légèrement pour voir ce que faisait Florence.

A sa vive satisfaction, il constata que celle-ci venait de se lever. Bon. Elle avait compris!

Elle allait le rejoindre!...

Une minute après, en effet, l'indicatrice de la « Mondaine » le rejoignait aux lavabos.

— Allons causer dans un endroit plus sûr, lui dit rapidement Poncet.

Et, comme s'il connaissait de longue date les aîtres de la maison, il l'entraîna rapidement dans le petit salon discret où la patronne du dancing l'avait reçu à son arrivée dans l'immeuble de la rue Rochechouart.

— J'ai bien compris que vous vouliez me parler, chef, dit tout de suite Florence. Quel hasard de vous rencontrer ici ce soir?

— Pas le hasard... Une piste sérieuse que je suis, et que je crois bonne...

« Ma petite, tu es trop « mariolle » pour ne pas t'être aperçue de certaines choses.

— Ça dépend à quel sujet?

— D'accord... Et c'est précisément au sujet de ce qui m'intéresse.

— Allez-y, chef!...

— Tu es ici en compagnie galante d'un type brun, la moustache coupée à l'américaine?

— Oui.

— Il est l'ami d'un grand blond, qui s'appelle Roger, et qui danse actuellement avec une femme qui se trouve, comme par hasard, être la mienne.

— Non?...

— Si... Ma légitime.

— Vrai?

— Comme je te le dis, ma petite Florence.

— Alors, votre femme, chef, travaille aussi dans la partie?...

— A ses moments perdus...

« Mais elle vient de me donner un sacré coup d'épaule.

— Racontez vite.

— En deux mots. Et voici :

— Il y a déjà quelque temps, une sage-femme a été assassinée à Luzancy, un patelin proche de la Ferté-sous-Jouarre, en Seine-et-Marne. Crime très habilement camouflé.

« On avait arrêté deux mariniers, qui sont toujours incarcérés, et que, contre toute évidence, un

juge d'instruction obtus s'obstine à ne pas remettre en liberté.

« J'ai été chargé de suivre l'affaire.

« La piste des assassins possibles s'est précisée tout de suite et puis je l'ai perdue.

« J'avais un indice précieux.

« Les assassins avaient opéré avec des gants. Sur le lieu du crime, l'un d'eux a perdu un bouton de gant à la marque au « Bon Marché », à Paris, des gants couleur chamois.

« Les deux hommes, dont l'un a été identifié par moi, un nommé Roger Barthe, le grand blond, et l'autre petit et brun, ton partenaire, je présume, sont âgés d'une trentaine d'années. Sur le brun, nul renseignement.

« D'ordinaire, ils fréquentaient Montmartre.

« Je les y ai cherchés, en vain, partout.

« Ils avaient dû changer de quartier.

« Et puis, ce soir, ils y sont revenus.

« Peut-être, déjà, auparavant?... Enfin!...

« En tout cas, ma femme, raccrochée récemment par l'un d'eux, le blond, au « Printemps », a cru s'apercevoir que le type répondait au signalement que je possédais de lui, et qu'il avait aux mains des gants chamois, pointure sept et demie.

« Il doit manquer un bouton à l'un de ses gants ou aux gants de son camarade. Le bouton, c'est moi qui l'ai dans ma poche.

« Les deux hommes sont bien copains?

— Tout à fait copains, chef. Et je soupe à la même table que votre femme avec eux. Vraiment je ne me doutais pas avoir affaire à elle!...

« Et pour une surprise, c'en est une!...

— As-tu remarqué quelque chose, Florence?

— Oui. Les deux hommes sont louches. Ils rient, ils font la fête, mais ils parlent peu.

« A certains moments, ils apparaissent nerveux et inquiets.

« J'ai flairé du gibier de police. Je les surveillais.

« En ce qui concerne les gants chamois, ils appartiennent à celui que vous appelez Roger.

« Mais je vous certifie qu'il n'y manque aucun bouton.

— Tu es sûre, Florence?

— Absolument sûre.

— Tu l'as constaté toi-même?

— Moi-même. Quant au petit brun, mon cavalier, il ne possède pas de gants.

« La seconde paire chamois peut être dans la poche de son pardessus, au vestiaire?

— J'irai vérifier avant de rentrer au dancing.

— Les gants du Roger sont déposés sur la banquette de la table où nous soupons, votre femme et moi.

« Il semble sans inquiétude à leur sujet. Cependant, chef, votre femme pourrait fort bien ne pas s'être trompée. Les deux types sont louches. Ils ont de l'argent actuellement, c'est sûr. Mais leur mentalité est celle de toute la pègre de Montmartre.

— Le grand blond a été condamné, jadis, pour vol et coups sur la plainte d'une fille de Montmartre. Il a une fiche à la Préfecture mentionnant qu'on le surveille pour vagabondage spécial.

— Son ami ne doit pas valoir mieux que lui. Il m'a fait des propositions pour que je me mette en ménage avec lui.

« Il prétend faire des affaires : coco, vente d'autos, etc. Je sais ce que cela veut dire!

« En réalité, lorsqu'il n'aura plus le sou, il compterait sur moi pour l'entretenir. Très peu pour moi!

« Si je ne vous avais pas rencontré ici ce soir, j'avais l'intention de passer voir demain le chef de la « Mondaine », pour lui donner le signalement de mon ami de rencontre, et les renseignements que j'aurais pu obtenir de lui et sur lui.

— Par conséquent, individus plus que douteux tous deux. Ce sont bien eux qui ont fait le coup.

— Nous n'avons qu'à rentrer dans la salle du dancing, chef, et nous rasseoir tous deux à nos tables respectives.

« Les gants de Roger sont sur la banquette, à portée de vous.

— Je n'aurai qu'à les faire tomber par terre...

— J'allais vous le dire.

— Rentrons au dancing. Je compte sur toi, Florence, s'il y a un coup dur?

— Vous pouvez compter sur moi, chef, naturellement.

— Rentre la première. Je te suivrai dans quelques secondes.

— Bon. Soyons prudents. Mais ils ne semblent pas se méfier...

— C'est le principal.

CHAPITRE VIII

L'ARRESTATION

Dès que Poncet fut de retour auprès de la jolie fille de rencontre qui l'attendait impatiemment en buvant du champagne, il se mit à souper avec elle de grand appétit.

Il répondait aimablement au babillage et aux agaceries de la belle de nuit, et manifestait la gaieté exubérante d'un noctambule qui a l'intention de bien s'amuser, et de boire sans modération. Sur la banquette où il était venu se rasseoir, à un mètre de lui à peine, à portée de sa main, tout de suite l'inspecteur avait aperçu la paire de gants chamois posée là négligemment.

Et, sans avoir l'air, Poncet les fixaient intensément, ces gants!...

Le témoignage formel de l'indicatrice Florence eut pu lui suffire, mais le policier était résolu, avant de précipiter les événements, de prendre les gants dans ses mains et de les examiner.

Il faisait un effort surhumain sur lui-même pour se retenir de les examiner immédiatement. Mais d'aucuns eussent pu l'observer et s'étonner de son geste!...

Avant tout, il était indispensable de ne susciter nulle méfiance.

Et Poncet savait, par expérience, combien dans les milieux interlopes des boîtes de nuit de Montmartre, les méfiances sont promptes à s'éveiller.

Cependant, le « jazz » venait d'interrompre son vacarme.

La danse finissait.

Un à un les couples regagnaient leurs tables respectives.

Lucienne revenait, elle aussi, au bras de son cavalier.

Elle était fiévreuse, nerveuse, palpitante. Et elle avait une flamme de détresse dans les yeux.

Poncet la devina lasse, à bout de forces. Et il en eut le cœur chaviré d'émoi et de pitié.

En passant devant lui, sa femme lui lança un regard suppliant.

Oui, elle n'en pouvait plus!...

Assez tergiversé!...

Maintenant, il fallait agir!...

Le petit brun et Florence revenaient eux aussi, en bavardant.

Ils s'assirent, face à Lucienne et son compagnon, à la même table.

Ils semblaient très amoureux l'un de l'autre. Poncet remarqua que Florence avait entrelacé ses jambes à celles de son cavalier, et mis un de ses beaux bras nus autour de son cou. Elle était audacieuse et rouée, la mâtine! Et brave aussi!...

Ce faisant, elle pouvait aisément paralyser des gestes de défense du complice de Roger.

Ce dernier, pour s'asseoir auprès de Lucienne, avait légèrement déplacé ses gants posés sur la banquette, les rapprochant de Poncet.

Ainsi, il lui facilitait inconsciemment l'examen qu'il désirait faire.

Le brigadier n'hésita plus.

Il lança un rapide regard d'alerte à Trêves et à Vayre, un autre à Florence et, feignant d'être bousculé par son aimable compagne, jouant à merveille l'ivresse, Poncet, d'un revers de main, fit brusquement tomber les gants chamois de la banquette sur le parquet.

Il se baissa péniblement pour les ramasser comme un homme dont l'équilibre n'est pas très assuré.

Et, aussitôt, il remarqua la marque sur les boutons : « *Au Bon Marché, Paris* ». Allons, la preuve était faite, indéniable!..

— Je vous demande pardon, monsieur, dit-il à son voisin de banquette, en se redressant, et en reposant les gants sur la banquette, c'est bien à vous ces gants?

— Mais oui, monsieur, répondit l'homme sans défiance.

— Ah! bon, bon!... Excusez-moi, excusez-moi!... C'est madame qui m'a bousculé un peu fort... Alors, vous comprenez!... Et puis c'est à cause du champagne!... Je supporte mal le champagne, moi!... Oui. c'est ainsi!...

Il parlait d'une voix entrecoupée.

Et il avait la langue pâteuse, comme un homme en état d'ivresse.

Il reprit son monologue, comme s'il avait une obsession.

— Excusez-moi... Excusez-moi... Je vois bien que je vous ennuie... C'est le champagne!... Mais, si vous ne voulez pas me les vendre, vous seriez quand même gentil de me donner l'adresse de votre fournisseur... Ce n'est pas trop indiscret, hein?... Ainsi, je pourrai en acheter de semblables...

L'homme se prit à rire :

— Ah! ça c'est facile!.. Vous en trouverez de pareils au magasin du « Bon Marché », monsieur.

— Merci, monsieur, merci beaucoup... J'irai demain... Jolis gants, ma foi!... Epatants, tout simplement épatants!

Il semblait divaguer.

Mais, brusquement, il se mit debout, sans tituber cette fois et, plantant son regard droit dans les yeux de Roger Barthe, il lui dit brutalement :

— Et, dites-moi donc, monsieur, quel jour les avez-vous achetés au « Bon Marché »?

L'homme tressaillit, pâlit.

Son visage révélà d'abord une stupéfaction. Et puis, il eut une expression de bête traquée, et une lueur de meurtre dans le regard.

Il tenta de se lever.

Il fouilla dans sa poche.

Déjà le revolver de Poncet était braqué sur lui.

— Haut les mains!...

L'homme eut un recul.

Et sa main se crispa dans sa poche.

— Enlève ta main de ta poche et sans sortir ton rigolo, ou je tire, cria Poncet.

Roger Barthe, anéanti, obéit.

— Je suis fait! murmura-t-il en retombant sur la banquette.

Au milieu du tumulte, des exclamations, des cris d'effroi de femmes, du fracas de la vaisselle, des verres et des chaises renversées, Vayre et Trêves s'étaient jetés sur l'homme brun, dont Florence enlacée à lui amoureusement, paralysait les jambes. Il n'y eut, pour ainsi dire, aucune lutte. Le compagnon de Roger était immédiatement réduit à l'impuissance.

On lui passa aussitôt les menottes.

Durant cette courte bagarre, Poncet avait tenu, toujours immobile, l'homme blond sous la menace de son revolver.

— Passez-lui aussi les menottes, Trêves, et en vitesse.

« Là, parfait...

« Maintenant qu'il est cadenassé, je puis rentrer mon browning, et on peut respirer. Eh bien! mais leur surprise a été complète. Et tout s'est très bien passé!...

Il donna, soudain, un coup de sifflet strident.

Et il se tourna vers la propriétaire du dancing :

— Faites ouvrir la porte d'entrée, madame, deux de mes agents vont arriver à la rescousse.

Déjà on cognait à la porte.

Les deux inspecteurs pénétraient bientôt dans la salle de danse.

— Tout va bien, rit Poncet.

« Et l'expérience a parfaitement réussi!...

« Vous, Jules, gardez la porte, et empêchez que personne ne sorte!

« Je peux avoir à interroger des gens d'ici sur leur identité.

« Vous, Vayre, fouillez ces deux types, enlevez les armes qu'ils ont sur eux, prenez leurs tickets de vestiaire où vous irez prendre leurs chapeaux et leurs pardessus. Tandis que l'inspecteur Vayre exécutait tous les ordres de son chef, Poncet se retourna en souriant vers la belle de nuit qui était sa compagne de souper, et qui, stupéfaite, et épouvantée, pleurait à chaudes larmes.

— Vous m'excuserez, ma petite, de terminer si

étrangement notre aventure amoureuse. Ce n'était de ma part qu'une galéjade... Ne pleurez pas... Vous voyez bien qu'il n'y a pas eu de bobo. Pour vous consoler, je vais payer le souper que vous pourrez terminer toute seule, lorsque je serai parti.

« Car j'ai des choses urgentes à faire ailleurs. Et puis, aussi séduisante que vous soyez, je n'aurais pu songer à une aventure avec vous!

« Car ma femme légitime est présente ici. Je suis un mari fidèle. Et je n'aime qu'elle seule...

— Votre femme, dit la fille curieuse; mais, monsieur l'inspecteur, où est-elle donc?

— La voici, répondit tranquillement Poncet.

Et d'un geste large il désigna Lucienne. Alors, il vint à sa femme un peu pâle, très émue, et qui se tenait toute droite, appuyée contre une desserte; il l'enlaça tendrement, et l'embrassa passionnément.

Tous les assistants étaient stupéfaits, et commentaient la révélation.

Mais l'homme blond, hagard et haineux, clama :

— Ah! vache! c'est toi qui m'as fait poisser!

— On t'en fichera, mon garçon, ricana l'inspecteur, des bonnes fortunes avec la femme du brigadier Poncet!

A ce nom connu et redouté, il y eut un murmure dans la salle du dancing.

— Pas de veine, murmura Roger Barthe, allons, je suis bon!...

— Et maintenant que tu es fixé, veux-tu parler et te mettre à table, oui ou non?

— Marchez!... Qu'est-ce que vous voulez savoir?

— C'est toi qui as assassiné Mme Odent, la sage-femme de Luzancy?

— Puisque vous le savez, pourquoi donc me le demandez-vous?

— Tu avoues être l'assassin?

L'homme eut un haussement d'épaules et ne répondit pas.

— Du reste, dit l'inspecteur Vayre qui avait fouillé le prisonnier, il y a des pièces à conviction.

— Ah! Ah!...

— Oui. Voici un livret militaire, des papiers d'identité, et des lettres au nom de Roger Barthe.

— Par conséquent, reprit Poncet, il n'y a plus l'ombre d'un doute.

« La photographie que j'ai retrouvée chez la victime, et que voilà, correspond en tous points à ton signalement et à ton physique. C'est bien toi Roger Barthe?

« Tu te reconnais sur cette photo, je pense?

— Nature.

— Parfait... Tu étais l'amant et le filleul de guerre de la sage-femme, et tu l'as assassinée le 18 juin dernier, passé minuit, à coups de maillet, sur les berges de la Marne.

« Tu l'avais entraînée dans ce coin désert, avec ton copain, le petit brun qui est là. Est-ce bien cela?

— Savoir, dit l'homme.

— Ah! ne réponds donc pas aussi bêtement, puisque cette photographie t'empêche de nier davantage.

— Où l'avez-vous trouvée?

— Dans les papiers de la sage-femme, à son domicile.

L'homme, accablé, baissa la tête, et bégaya :

— Je suis fait.

— Tu n'en était pas sûr encore?...

« Ne te donne donc pas la peine de nier davantage!

« Qui sait, le jury te tiendra sans doute compte de tes aveux spontanés.

— Eh bien, oui, là, j'avoue tout!...

Les habitués du dancing étaient vibrants. Ils applaudirent avec enthousiasme.

Quant à Roger Barthe, il considéra Poncet et Lucienne avec un mélange d'admiration et de haine.

Et il déclara :

— C'est bien ce que je disais tout à l'heure. Plus déveinard que moi, il n'y en a pas!... Quant à vous deux, le mari et la femme, vous êtes salement forts!... Et vous m'avez bien possédé!...

Il eut un geste de rage impuissante. Puis, soudain, il apostropha son complice, le petit brun, qui, menottes aux mains, était effondré sur une chaise, et ne soufflait pas un mot.

— Andouille, c'est toi qui es cause de tout !... C'est toi qui nous as fait poisser ! J'aurais dû opérer tout seul, et ne jamais m'embarrasser d'un colis comme toi ! Jamais ils ne m'auraient eu, si j'avais été seul !...

— Vous n'avez pas retrouvé sur cet homme-là, ni au vestiaire dans son pardessus, l'autre paire de gants qui manque ? demanda Poncet à Vayre.

— Non, chef, rien.

— Où sont-ils ces gants ?

L'homme, interrogé, détourna la tête, et ne répondit pas.

Mais une femme du dancing fendit la foule pressée des spectateurs de cette scène, vint droit à Poncet, et dit :

— Et moi, je sais où ils sont ses gants.

— Vous ?

— Oui. Ils sont chez moi. Et j'ai remarqué qu'il y manque un bouton !

— Comment sont-ils chez vous ?... Comment avez-vous connu cet homme ?... Y a-t-il longtemps que vous le connaissez ?

— Il y a une huitaine de jours à peu près que j'ai fait sa connaissance dans un café de la place de l'Etoile. Il m'a fait du boniment. Il semblait plein aux as. Un « michet », quoi !... Et il était très généreux. Ça, faut lui rendre cette justice.

— Bref, il couchait avec vous ?

— Oui, il était mon amant. Jusqu'à avant-hier, il a couché toutes les nuits chez moi, à côté d'ici, rue La Bruyère. Depuis avant-hier je ne l'avais plus vu.

« Lorsque je suis arrivée, ce soir, au dancing ici, je l'ai trouvé avec Madame.

La femme désignait Florence.

— Naturellement, je lui ai fait des reproches, mais il m'a répondu que je n'avais pas de droits sur lui, et qu'il pouvait passer la soirée et la nuit avec qui bon lui semblait. C'était vrai, en somme !... Comme il m'avait promis de revenir coucher chez moi demain, je n'ai pas cherché à l'ennuyer ce soir, ni à ennuyer Madame. Moi, vous comprenez, il ne m'intéressait que pour son pognon !... Mais

ses gants sont toujours chez moi. Je peux vous les donner quand il vous plaira. Mais, bien sûr, je ne suis pour rien dans toute cette affaire, moi!...

— Ça va, dit Poncet. On vérifiera. Et, maintenant, tu consens à parler, Roger?

— Oui... Qu'est-ce que vous voulez encore savoir?

— D'abord, es-tu tout seul l'assassin?

— Ah! non!... Tous les deux.

— Comment avez-vous réussi à entraîner la sage-femme sur la berge?

— Vous le savez bien, puisque vous avez deviné le coup de la sonnette. Elle a donc ouvert... Il faisait une nuit très lourde. Je lui ai proposé une petite promenade sentimentale au clair de lune avant d'aller se plumer tous les deux. Le copain s'était caché. On l'a assommée avec un maillet. On l'a fichue à la flotte, on est revenu à sa maison, et on a pris son pèze. Je savais où elle le cachait... Après, on a enterré nos fausses frusques, et on s'est barré, par le train, à La Ferté. C'était du travail bien fait aussi, s'pas, brigadier?

— Oui.

— Y a qu'une chose que je savais pas, c'est que cet idiot avait perdu le bouton d'un de ses gants. « Il ne me l'a jamais dit. Et puis, j'l'aurais su, que j'm'serais peut-être pas méfié beaucoup de ce détail quand même!... Pourtant, par précaution, j'aurais pas gardé les miens à la main. Et j'en aurais acheté une autre paire.

— Tu connaissais la présence des mariniers, et l'état de leur femme?

— Nature. J'savais même qu'ils devaient partir dans la nuit du crime, ou le lendemain au plus tard.

— Où avais-tu pris le maillet?

— Sur la berge. Il traînait...

— Alors, lorsque tu as su que les mariniers étaient arrêtés, tu étais tranquille?

— Complètement peinard.

— C'est ce que je présumais, déclara Poncet. A mon tour, pourtant de reconnaître où je me suis trompé.

« Voilà cinq jours consécutifs, en effet, que je cherche ta piste dans toutes les boîtes de nuit de Montmartre. J'étais persuadé de te retrouver et de t'arrêter là.

« Et si tu n'avais pas rencontré ma femme, par hasard, au Printemps, je ne te trouvais sans doute jamais!... Où couchais-tu donc?...

— Dans un hôtel, près de la gare Saint-Lazare, rue Pasquier. Je me méfiais de Montmartre. J'y ai trop laissé de souvenirs. Et puis, le copain, là, que j'ai connu au régiment, c'est un ancien mec de la haute qui est décavé.

« Comme de juste, il n'aimait que les restaurants et les boîtes du Boulevard, des Champs-Elysées, ou de l'Etoile. V'là pourquoi je venais pas à Montmartre.

— Eh bien! conclut philosophiquement Poncet, tu t'es trompé avec les gants, et moi avec Montmartre. On est quitte!...

— Vous n'risquez rien, vous!

— En route, pour la Police judiciaire!... Vous, Edmond, gardez cette femme à vue jusqu'au matin. Vous l'emmènerez alors au quai des Orfèvres, où le chef l'interrogera. Fouillez chez elle, et rapportez la paire de gants à laquelle manque le bouton.

« Mesdames et Messieurs, vous pouvez reprendre vos danses que j'ai interrompues!... L'opération est terminée.

« En voiture!... L'auto est devant la porte? Bon...

« Et c'est moi, cette fois, Trêves, qui me donnerai le plaisir de téléphoner demain les aveux des assassins à cet excellent M. Bodin, pour le prier de relâcher enfin ces pauvres mariniers!...

« Ils l'ont bien mérité, depuis le temps!

Pour paraître jeudi prochain :

La Banque mystérieuse

ROMAN POLICIER

par H.-J. MAGOG

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 12 7 35

TOUS LES JEUDIS

RÉCLAMEZ

VOYAGES

ET

AVENTURES

0fr.60

le roman complet

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
9. Rue Antoine-Chantin, Paris-14e

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge (Seine).
(*Made in France*)